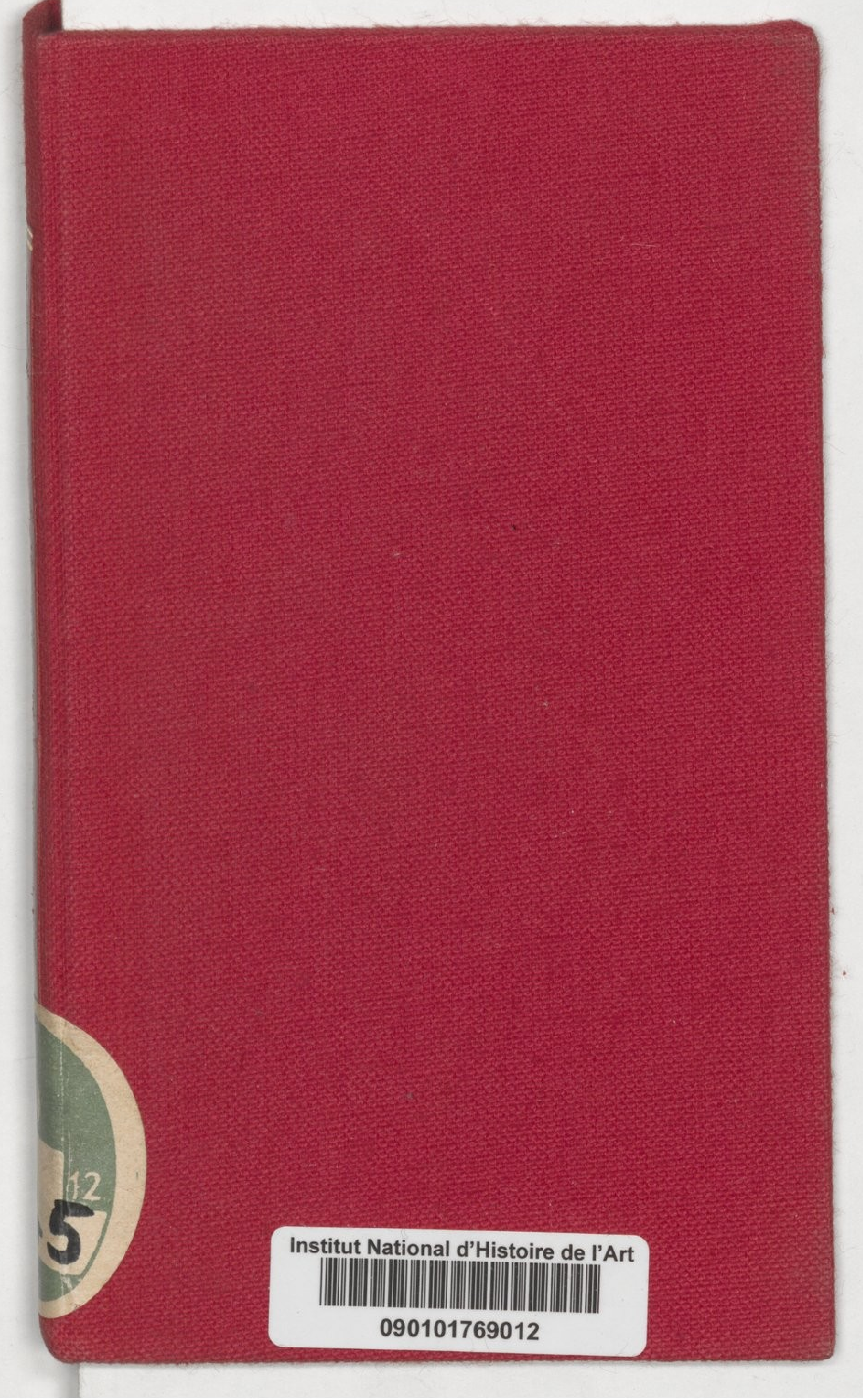
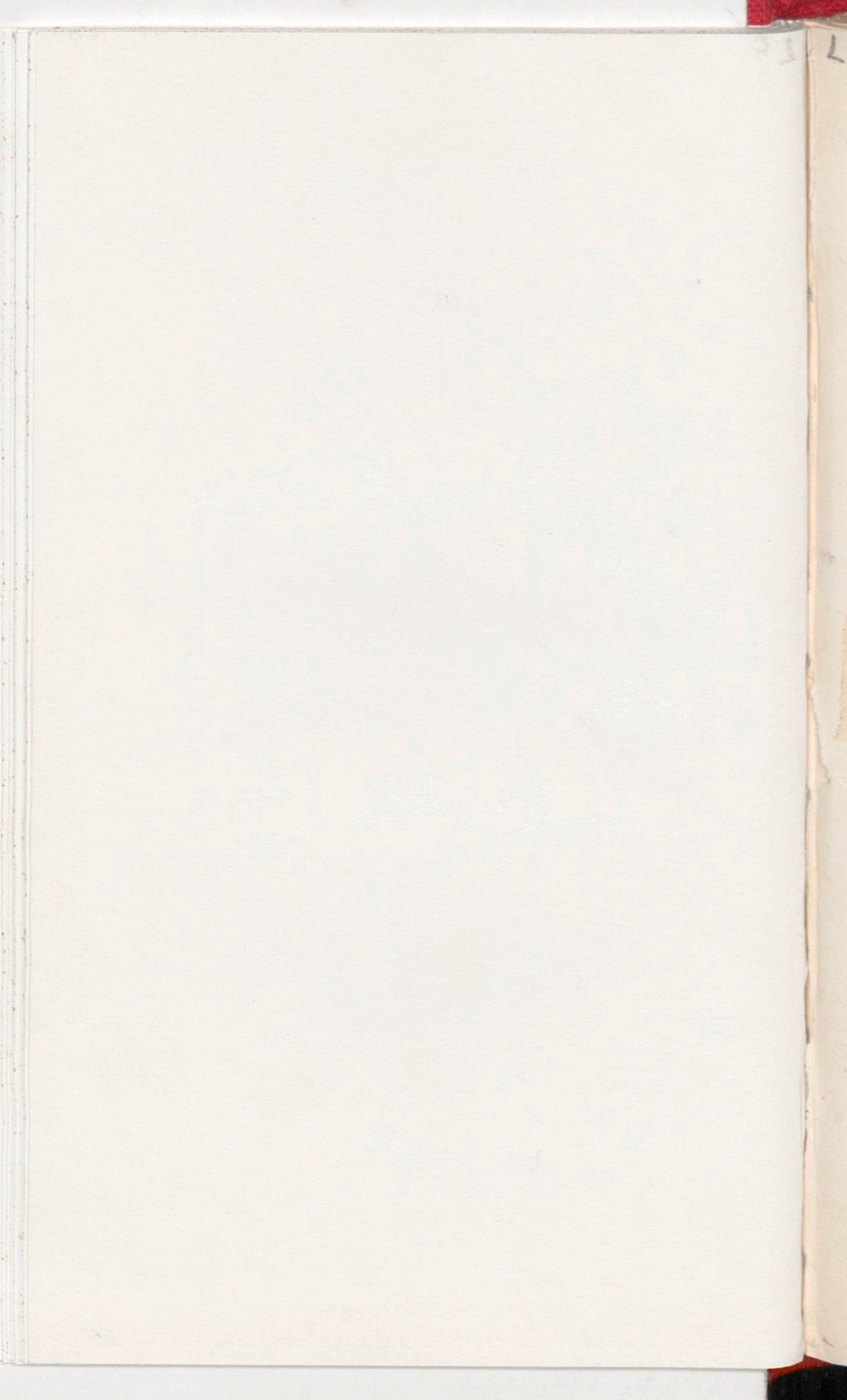
Notice sur M. Biard, ses aventures, son voyage en Laponie avec madame Biard, examen critique de ses tableaux, par M. [...]


BnF Gallica



12
5



NOTICE

SUR

M. BIARD;

SES AVENTURES;

SON VOYAGE EN LAPONIE,

AVEC MADAME BIARD;

Examen critique de ses Tableaux,

Par

M. LOUIS BOIVIN.

PARIS,

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1842.



Imprimerie de Madame DE LACOMBE,
rue d'Enghien, 12.

NOTICE

SUR

M. BIARD.

Ignotos marium tractus et inhospita lustrans
Littora, Naturam quasi duplicat Arte viator.

BIARD (Auguste-François), chevalier de la Légion-d'Honneur, un de nos artistes les plus originaux et les plus populaires, est né, en 1800, dans la ville la moins artistique de France, à Lyon. Sa carrière, déjà si féconde pour l'art, a été aussi variée, aussi capricieuse que le rêve. Nous pourrons constater, dans toutes les productions de M. Biard, l'empreinte de la fantaisie, du pittoresque, de la soudaineté, pour ainsi dire, qui ont marqué sa vie; car il est impossible que les circonstances de milieu extérieur dans lesquelles l'homme s'est développé n'aient pas influencé la nature du talent de l'artiste.

Par une de ces méprises si communes, et parfois

si déplorables en matière de vocations, les parens du jeune Biard le destinèrent d'abord à l'état ecclésiastique. Il préluda aux fonctions de ce grave ministère en remplissant celles d'enfant de chœur. Il allait tous les jours, en cette qualité, servir la messe à l'abbé Perrin, aumônier de la prison de Roanne. L'abbé Perrin avait toutes sortes de bontés pour ses prisonniers; il les aimait, les consolait, leur distribuait tous les secours dont sa charité pouvait disposer; enfin, il leur faisait du bien, dans la mesure de ses forces. Un matin donc, le digne homme et son petit clerc venaient de dire la messe à leurs bandits. Comme ils allaient sortir de la prison, l'abbé fouille dans ses poches, s'arrête tout étonné, et dit au jeune Biard : — Sais-tu ce qu'ils m'ont fait, petit ? — Non, M. l'abbé. — Eh bien ! ils viennent de me voler mon mouchoir ! mais reste ici, et attends-moi ; je vais le chercher. — L'enfant s'arrête sur l'escalier, l'abbé Perrin retourne vers ses prisonniers, et, prenant sa plus grosse voix: — « N'avez-vous pas honte, — leur dit-il, — de me » voler, moi qui viens tous les jours au milieu de » vous, moi qui fais pour vous tout ce que je peux ? » L'un de vous a mon mouchoir; vous allez me le ren- » dre, parce que je n'en ai pas assez pour en perdre. » D'ailleurs, s'il me convient de donner, je n'aime pas » qu'on me vole. Je ne veux pas vous faire punir » comme je le pourrais; je ne veux pas même savoir » quel est le voleur; mais je ne veux pas non plus être » votre dupe, entendez-vous ? Allons, pas de dénon-

» ciation ! qu'on se dépêche seulement de me rendre
» ce qu'on m'a pris, pendant que je ne vous regarde
» pas. » — Ce disant, il tourne le dos aux prisonniers, son mouchoir est remis dans sa poche, et le bon prêtre s'en va, tout joyeux, rejoindre son jeune desservant, à qui il dit, en lui montrant le mouchoir reconquis : — Vois-tu, petit, je savais bien qu'ils me le rendraient !

Ce trait, d'une bonhomie si délicate, si vraiment évangélique, n'est pas sorti du souvenir de M. Biard, qui le conte toujours avec émotion; — et nous, nous n'avons pas su résister au plaisir de le redire, au risque de nous faire reprocher un hors-d'œuvre.

Après avoir étudié, pendant trois ou quatre mois, les premiers élémens du dessin chez M. Révoil, alors chef de ce qu'on voulait bien appeler l'école Lyonnaise, le jeune Biard s'en alla dans une fabrique de papiers peints, aux environs de Lyon. Sa fonction, dans cet établissement, était assez curieuse pour que nous en parlions un peu.

Indépendamment des papiers peints, on avait imaginé de *fabriquer* là quatre ou cinq *tableaux*, qui étaient invariablement : le *Vœu de saint Louis*, d'après Lebrun; — un *Portrait de S. M. Louis XVIII*, d'après Gros; — un *Christ mourant sur la croix* ; — une *Assomption*, — enfin, une *Adoration du saint Sacrement*, dont on faisait, au besoin, une *Adoration du Sacré Cœur*. Quant au mode de confection de ces tableaux, rien de plus expéditif : on appliquait de la couleur sur des planches, qui, réunies ensuite et pressées sur la

toile, donnaient la figure ou le tableau dont on avait besoin. C'était, comme on voit, le procédé de la fabrication du papier peint appliqué, dans toute sa simplicité, à la peinture. Ces enluminures, destinées à l'embellissement des églises de campagne, étaient enlevées par des commis-voyageurs, qui les mettaient en circulation. Cependant, comme on trouvait que les teintes, ainsi juxtà-posées mécaniquement les unes à côté des autres, avaient bien quelque chose d'un peu brusque et d'un peu heurté, M. Biard était chargé d'étendre la couleur vers les lignes d'intersection, afin d'établir une harmonie telle quelle entre ces tons glapissans et d'une réciproque intolérance. M. Biard exerça, pendant huit mois à peu près, concurremment avec des peintres-vitriers italiens, ce ministère de paix et de conciliation. C'était là le travail courant. — Il laissait, comme on voit, le libre exercice de l'intelligence; — mais quand un curé exigeant voulait avoir une *Adoration du sacré Cœur*, au lieu de l'*Adoration du saint Sacrement* stéréotypé, c'était bien une autre affaire! Il fallait, alors, que M. Biard inventât le *Cœur*, et il se tirait habituellement de cette besogne; à la satisfaction des paroissiens, des marguillers et même des curés.

Un beau jour, la clientelle de l'établissement avisa qu'on pourrait peut-être demander à l'art d'autres ornemens que le *Vœu de Louis IX*, — le *portrait de S. M.*, —le *Christ*, —l'*Assomption*, — l'*Adoration du saint Sacrement* ou même celle du *sacré Cœur*, et,

de ce jour, les commandes devinrent plus variées; le chef de l'établissement, fort embarrassé, eut recours à M. Biard, qui eut le courage d'entreprendre, non plus, cette fois, avec des planches, mais avec des pinceaux, quoiqu'il n'en eût jamais tenu, une copie de la *sainte Cécile* de Raphaël, d'après une gravure à deux sous. Cette première tentative réussit, d'autres s'en suivirent, et ces heureuses innovations donnèrent à la fabrique une vogue merveilleuse. Mais, comme il est peu de bonheur sans mélange, l'audace artistique de M. Biard lui suscita chez ses confrères, les peintres-vitriers, de formidables jalousies.

M. Biard était en voie de faire fortune dans sa fabrique, à la tête de laquelle il devait bientôt se trouver; mais il lui semblait être appelé à faire autre chose que des papiers peints, et son entraînement pour l'art le ramena à Lyon. A M. Révoil avait succédé un professeur appartenant à une autre école, — M. Richard; — M. Biard entra dans l'atelier de cet artiste, où il se mit à dessiner quelques yeux et quelques nez. Ses camarades se moquèrent fort de son premier essai, qui, dans le fait, n'était pas heureux; mais à peine avait-il dessiné deux ou trois têtes, qu'une certaine habitude de brosse, acquise dans la fabrique, jointe à son aptitude naturelle, le posa assez haut vis-à-vis de ses condisciples, pour leur ôter toute envie de railler.

A l'ironie succéda, chez les élèves de M. Richard, une jalousie sérieuse, qui faillit faire grand tort à no-

tre jeune artiste : l'âge de la conscription était arrivé pour lui, et le sort ne l'avait pas favorisé; cependant il espérait échapper à la loi du recrutement, en obtenant les prix de peinture et de dessin, dont la réunion dispensait du service militaire. Mais ses camarades, alarmés de sa supériorité, se prévalurent d'une circonstance accidentelle, qui l'avait empêché de suivre assidûment l'école obligée du modèle, pour lui faire interdire le concours de dessin. On lui permettait bien de se mettre sur les rangs pour le prix de peinture ; mais, comme cette exclusion partielle lui rendait inaccessible le bénéfice de la dispense à laquelle il aspirait, il s'abstint de tout concours, et quitta même l'école.

Cependant le jeune Biard aurait bien voulu se soustraire à l'ennuyeux honneur de servir sa patrie, moyennant cinq centimes par jour. Révolté de l'injustice jalouse qui venait de lui enlever une espérance légitime, il imagina d'en appeler à M. Cochet, directeur provisoire de l'école de Lyon, en l'absence du titulaire, M. Artot. M. Biard va donc trouver M. Cochet, pour lui exposer sa plainte et les embarras de sa situation; — mais le personnage, à la vue de ce jeune homme timide, presque tremblant devant lui, et évidemment inepte au métier de solliciteur, prend son air le plus officiel, et lui répond par un glacial *que voulez-vous que j'y fasse*? C'était très digne, mais très sec; peu propre, par conséquent, à rassurer le jeune Biard. Il se trouble, il se déconcerte, et ne

songe plus qu'au moyen de faire sa sortie. Au moment où il va se retirer, il avise une flûte sur un meuble; pour se donner une sorte de contenance, il hasarde deux ou trois mots sur cet instrument. Le directeur provisoire, qui n'avait pas écouté M. Biard, tant qu'il lui avait parlé peinture, devient tout oreilles, dès qu'il s'agit de flûte; un sourire d'aménité effleure ses lèvres, c'est une tout autre physionomie:

— Sauriez-vous jouer de la flûte ? — demande-t-il au jeune homme.

— Oui, Monsieur.

— Vous joueriez un duo, à première vue?

— A moins qu'il ne fût bien difficile....

—Oui, vraiment? Eh bien! voyons, voulez-vous essayer ? — En même temps, M. Cochet courait chercher une seconde flûte, et voilà nos deux amateurs dans la plus parfaite harmonie. Après quelques instans de concerto, le directeur provisoire était devenu d'une affabilité charmante. Il entra avec bienveillance dans tous les détails de l'affaire du jeune Biard, l'invita à venir, de temps à autre, jouer des duos avec lui, et promit de le servir de toute son influence. En effet, M. Cochet, après s'être assuré, par des informations exactes, que le jeune homme avait une supériorité réelle sur ses condisciples, et que les motifs qui l'avaient fait mettre hors de cours n'avaient rien de grave, lui délivra, à la suite d'une soirée employée tout entière à filer des accords, un certificat par lequel il attestait: *Que M. Biard s'était abstenu de*

prendre rang au concours, pour satisfaire au vœu de ses camarades, relativement trop faibles; que les fabriques de la ville tiraient le plus grand avantage de ses talens; — cette considération, purement imaginaire, ne laissa pas que d'influencer puissamment le conseil de révision de Lyon. — Enfin, M. Cochet ajoutait, avec une sorte d'intuition qui fait honneur à sa sagacité, que le jeune Biard *promettait d'être, un jour, un de nos artistes distingués*. — Et voilà comment l'harmonie n'a pas seulement le privilége d'adoucir les tigres et de remuer les pierres; voilà comment, si M. Biard n'avait pas su jouer de la flûte, la France aurait eu un héros de plus peut-être, mais aussi peut-être un ingénieux artiste de moins.

On peut dire que M. Biard n'eut pas de maître en peinture, car on ne doit pas compter, comme études, les quelques mois qu'il passa, à deux époques différentes, dans les ateliers de deux artistes absolument opposés de manières. Il a été, à lui seul, son propre maître, et cette circonstance est sans doute un des secrets de l'originalité de son talent.

Echappé, comme nous venons de le voir, à la conscription, M. Biard se mit à faire des tableaux qu'il ne vendait pas, son goût pour la peinture passant généralement, à Lyon, pour une manie ridicule et fort impertinente. Les peintres lyonnais, qui avaient adopté le genre flamand, moins la science et la verve qui ont assuré à cette école sa juste célébrité, étaient convenus entre eux que M. Biard n'avait aucune es-

pèce de talent, qu'il ne ferait jamais rien qui valût; — et personne, bien entendu, ne songeait à contredire les artistes lyonnais.

Voici quelques faits qui donneront une idée du crédit que M. Biard avait, comme peintre, dans sa ville natale :

Il s'était formé, à Lyon, une société des *amis des arts*, uniquement composée des élèves de M. Révoil et de M. Richard. M. Biard, n'appartenant, fort heureusement, ni à l'une ni à l'autre école, n'avait pu prétendre à l'honneur de faire partie de cette académie. Les *amis des arts* tenaient des réunions et achetaient des tableaux. M. Biard s'était hasardé, un jour, à leur présenter quelque chose de sa composition; mais on avait crié au scandale : l'artiste et l'œuvre avaient été honnis.

A quelque temps de là, le jeune Biard, dont la persévérance laborieuse résistait, par instinct d'artiste, aux décourageans procédés de ses alentours, va frapper, avec un nouveau tableau, à la porte des *amis des arts*. La réunion n'étant pas encore ouverte, il laisse sa toile chez le concierge et s'en va. A l'heure ordinaire, les membres de la société arrivent; le tableau de M. Biard frappe les yeux; on le regarde, on en est content, il est bien. On demande au concierge qui l'a apporté, le concierge ne peut pas le dire; bref, tous conviennent que cette toile est une bonne chose, et qu'il faut l'acheter. Quand le nom de l'auteur fut connu, on trouva, dans l'œuvre, bien des défauts jus-

que-là inaperçus. Mais il eût été trop humiliant de se dédire tout-à-fait : — les *amis des arts* payèrent trois cents francs le tableau de M. Biard. — C'était, avec un assez joli effet de clair de lune, des *Enfans perdus dans une forêt.*

Comment notre jeune artiste avait-il eu le courage d'affronter, dans cette seconde épreuve, la critique des redoutables aristarques de la société des *amis des arts* ? — Le voici : avant de leur porter son tableau, il était allé le soumettre à un estimable négociant de Lyon, membre du conseil municipal, en sa qualité de patenté, et, comme officier municipal, chargé de l'intérim de la direction des Beaux-Arts. Celui-ci, après avoir jeté un coup-d'œil dédaigneux sur la toile, avait dit, avec un sourire de pitié: — «Eh! mon cher, qu'est-ce » que vous m'apportez là? est-ce de la peinture? vrai- » ment non. Il n'y a rien, absolument rien dans tout » ça. Que prétendez-vous faire? Vous ne réussirez » jamais. Si vous étiez comme Messieurs tels et tels » (le directeur citait des noms), à la bonne heure ! » voilà des jeunes gens comme il faut ! Ils ont de » l'urbanité, de l'enjouement, de la complaisance ; *ils* » *imitent le chien, le chat, les cris de toutes sortes d'ani-* » *maux*; enfin, ils savent plaire aux gens, ils amusent » tout le monde. Aussi, voyez, on les recherche, ils » sont reçus partout, *même à la préfecture.* — Mais » vous, vous n'êtes pas, à beaucoup près, aussi aimable » qu'eux. Vous n'avez pas de souplesse, vous ne savez » vous rendre agréable à personne. D'ailleurs, *vous*

» *n'avez pas de religion, et l'on dit que vous aimez les*
» *femmes* !... comment pourriez-vous prospérer ? —
» Faites tout ce que vous voudrez, mon cher, mais
» ne vous obstinez pas à tenir plus long-temps la pa-
» lette et le pinceau. » Le vertueux personnage en
était là de son homélie, quand M. de Forbin, qui se
trouvait de passage à Lyon, entra. M. de Forbin !... à
ce nom, M. Biard s'était empressé de retourner sa
toile, qui lui pesait comme un remords. M. de For-
bin !... quel effet d'écrasement devait produire un
pareil nom sur notre jeune artiste, maltraité, humi-
lié, comme il venait de l'être, dans son œuvre, par la
critique brutale du négociant lyonnnais ! — « Voilà,
— s'empressa de dire l'aristarque à M. de Forbin, en
lui montrant son martyr : — Voilà un pauvre jeune
» homme qui s'est mis dans la tête de faire de l'art, et
» qu'il serait charitable de désabuser. J'ai essayé, je ne
» sais pas si j'ai réussi.» — Mais que devint le mortifié
Biard, lorsque M. de Forbin voulut voir sa toile !.. Oh!
si la terre, alors, eût pu s'entr'ouvrir pour l'engloutir,
lui et son œuvre maudite, il se serait estimé trop
heureux !... — Mais la terre ne s'entrouvrit pas. Seu-
ement, M. de Forbin prit tranquillement le tableau,
l'examina, et dit au critique : «Mais, comment donc ?
» voici qui n'est pas du tout mal. Il y a là du bon,
» beaucoup de bon, des qualités réelles qui ne deman-
» dent qu'à être développées. Vous auriez tort,
» Monsieur, de décourager ce jeune homme. Je suis
» convaincu, moi, qu'il réussira. » — M. Biard croyait

rêver. Il remercia avec vénération M. de Forbin. Il ne fallait pas moins que l'intervention miraculeuse de ce *Deus ex machinâ*, pour lui donner l'audace de présenter aux *amis des arts* ce tableau, qui surprit, comme nous l'avons vu, si traîtreusement leurs suffrages.

Une chose digne de remarque, c'est que cette sagacité de jugement des compatriotes de M. Biard, à l'endroit des productions d'un artiste dont ils devraient être fiers, ne s'est jamais démentie. Ainsi, par exemple, lorsqu'en 1833, M. Biard fit ses *Comédiens ambulans*, les Lyonnais qui n'osaient pas le critiquer en face chargeaient charitablement des tiers d'ouvrir les yeux à l'auteur, sur ce qu'ils appelaient *l'insignifiance parfaite et le ridicule de ce tableau.*

A côté des paroles de M. de Forbin, nous devons noter encore un autre encouragement que M. Biard reçut, à son début, — car les encouragemens ne lui ont pas été prodigués : — En 1822, il était venu accidentellement à Paris, avec quelques camarades, *les chefs d'emplois* de l'école de Lyon, qui avaient des tableaux à l'exposition. Il imagina, par désœuvrement, de peindre une famille de mendians. Il n'avait mis encore sur la toile qu'une tête de vieille femme, qui lui avait posé quelques séances, lorsque M. Giroux la vit. Il en fut content, l'engagea à achever, en promettant d'acheter le tableau, et lui donna le conseil de travailler toujours d'après nature, contrairement aux habitudes de l'école lyonnaise.

M. Biard finit sa toile et la donna à Giroux, pour cent francs.

Méconnu à Lyon et rebuté par la malveillance de ses concitoyens, M. Biard s'engagea, en 1827, dans la marine, pour professer le dessin sur une corvette d'instruction. Cette position lui donnait rang d'officier de marine, sans qu'il eût jamais fait d'études spéciales pour cette arme. Là commence la première période de ses voyages. Il alla d'abord à Malte; — de Malte, dans l'Archipel grec, qu'il parcourut en tous sens; —puis à Rhodes, — sur la côte de Caramanie, à Chypre et en Syrie, où son vaisseau était envoyé pour faire amener pavillon à nos consuls, en cas de guerre, tandis que la division restait à Egine. Dans le cours de cette expédition, pendant laquelle il fallait traverser des parages sillonnés, en tous sens, par des navires ennemis, M. Biard put s'inspirer, tout à son aise, du spectacle d'un branle-bas de combat, cette chose terrible et solennelle qu'il a reproduite, — on se le rappelle, — avec une vérité si énergique, au salon de 1836 ; — de Syrie, M. Biard s'en alla à Alexandrie, où l'équipage dont il faisait partie se trouva dans la situation la plus périlleuse:

C'était en 1828, après l'affaire du fameux coup de chasse-mouche donné par le dey d'Alger à M. Duval. Deux de nos bâtimens, — la corvette *la Bayadère* et le brick *le Zèbre*, — se trouvaient, dans le port neutre d'Alexandrie, en présence avec une frégate et une corvette algériennes. Depuis la déclaration de guerre

de la France à l'Algérie, les navires algériens avaient été retenus dans le port, d'abord par deux frégates françaises, auxquelles avaient succédé plus tard une corvette et deux bricks. Tant que nos trois vaisseaux avaient été là, les Algériens n'avaient eu garde de bouger; mais, un de nos bricks ayant été forcé de s'absenter, les choses changèrent de face. Les Algériens, n'ayant plus alors en tête qu'un brick et une corvette bien plus faible que la leur, procédèrent ouvertement à un armement de départ. Enflés de la supériorité de leurs forces, ils n'épargnaient ni les provocations, ni les invectives à nos matelots, sous les yeux desquels ils embarquaient les boulets et la mitraille qu'ils leur destinaient. Cependant, les Français avaient l'ordre absolu de s'opposer à la sortie des Algériens. Sans se dissimuler les dangers d'une lutte tellement disproportionnée qu'un miracle seul eût pu les sauver, nos gens étaient résolus à faire bravement leur devoir. Déjà les Algériens sont à pic; ils vont mettre à la voile; tout est prêt pour le combat; nos équipages vont attaquer; tout-à-coup, on annonce une voile; elle approche : c'est le pavillon français; c'est la frégate française *la Fleur-de-Lys*. A la vue de cet ennemi inattendu, les barbaresques ne songent plus à partir ; ils laissent retomber l'ancre, de la meilleure grâce du monde. Nos Français sont sauvés ; mais ils s'ennuyent presque, en regrettant les émotions perdues de la lutte terrible qu'ils s'étaient promise.

Tandis que M. Biard courait ainsi les mers, on allait commencer à parler de lui dans le monde artistique. Lorsqu'il s'engagea dans la marine, il avait laissé à Lyon un tableau, — *la Diseuse de bonne aventure*,— auquel il n'attachait aucune importance, tant ses compatriotes avaient pris soin de le mettre en garde contre son incapacité. Un jour, un ami de la famille, peintre lui-même, ayant découvert ce tableau, dans un coin où il restait abandonné, décida la mère de M. Biard à l'envoyer au Salon de 1828; *la Diseuse de bonne aventure* fit sensation : elle obtint une médaille d'or, à Paris.

Cependant, M. Biard passait pour mort à Lyon, et, s'il ne l'était pas, il n'y avait rien de sa faute : il faisait tout son possible pour que cette fausse nouvelle, dont il ne se doutait guère, fût une vérité. Toutes les fois qu'il le pouvait, il s'empressait d'aller dessiner à terre. Son courage, dans ces occasions, allait jusqu'à la témérité. Il lui arriva souvent de débarquer sous le feu des batteries; il essuya au moins autant de coups de fusil qu'il fit de croquis. Persuadée qu'il était arrivé malheur à M. Biard, la ville de Lyon avisa donc qu'il serait bienséant à elle de ne pas rester, à l'égard d'un de ses enfans, trop en arrière de grâcieuseté avec la capitale. — Quel inconvénient y avait-il à donner un léger encouragement à un artiste mort ? — Aucun. — Paris avait accordé une médaille d'or à *la Diseuse de bonne aventure*; Lyon décerna aussi une petite médaille et paya le tableau cent louis, somme exorbi-

tante, selon le conseil municipal, mais allouée dans l'intention d'offrir à Madame Biard un dédommagement de la perte de son fils. Malheureusement, le mort ressuscita assez vite pour venir ratifier, en personne, le marché conclu entre Madame Biard et le conseil municipal de Lyon.

M. Biard apprit d'une façon singulière l'histoire de son tableau : — en débarquant à Toulon, il vit l'amiral Grivel, qui lui demanda si le peintre Biard, qui venait d'exposer, au dernier Salon, une toile dont on parlait beaucoup, était son parent. M. Biard répondit qu'il n'avait pas de parens de son nom qui s'occupassent de peinture et s'informa du sujet du tableau exposé. Alors, l'amiral Grivel lui donna des détails qui lui firent connaître, en même temps, la publicité et le succès de sa *Diseuse de Bonne aventure*, à laquelle, certes, il était bien loin de penser.

Vers la fin de 1828, M. Biard obtint son congé. A partir de cette époque, il se mit à peindre sérieusement et à voyager beaucoup. Il parcourut successivement l'Angleterre, l'Ecosse, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, la Russie, la Hollande, le Danemarck, la Suède, la Norwège, la Laponie, la Finlande, le Spitzberg, etc., etc., ramassant partout des inspirations et des sujets de travail. — M. Biard est, par goût, un des artistes les plus nomades des temps anciens et modernes. Qu'on nous permette de citer un seul fait qui peint bien son incessant besoin de locomotion, son irrésistible instinct de voyages :

— Un jour, il sortait de Lyon, pour aller prendre l'air à la campagne; la diligence de Paris vient à passer; il monte dans la diligence et arrive à Paris. A Paris, il rencontre quelques-uns de ses compatriotes, que des affaires appelaient dans le nord de l'Angleterre; M. Biard s'embarque avec eux; quand on est dans le nord de l'Angleterre, qu'a-t-on de mieux à faire que de visiter l'Ecosse, l'Ecosse, qui est là tout près, avec ses beaux lacs, ses sites pittoresques et sauvages? Mais les compagnons de M. Biard résistent avec effroi : l'Ecosse, bon Dieu!... Que nous parlez-vous de l'Ecosse?... Eux qui avaient voulu tout au plus aller à Manchester, pour affaires de soieries peut-être, se hasarder jusqu'en Ecosse, un pays perdu, où ils n'auront rien à vendre ni à acheter, un pays au bout du monde!... Cependant, M. Biard fait sonner si haut les magnificences de certains paysages, qu'il décide ses compagnons de voyage à passer la frontière. Les voilà donc en Ecosse. Mais toute patience humaine, tout courage humain ont leur terme : après avoir marché deux ou trois jours sur la terre écossaise, impatientés de ne pas voir venir à eux les lacs splendides dont M. Biard leur avait monté l'imagination, nos Lyonnais abandonnent enfin à lui-même leur audacieux compagnon, et, tout effrayés de leur propre audace, s'empressent de rentrer au gîte. M. Biard les laissa partir. Quant à lui, il fit la connaissance d'un étudiant allemand avec lequel il explora l'Ecosse en tous sens, dessinant à droite et à

gauche et reproduisant sur son album tous les accidens de cette nature grandiose, qui frappaient ses regards.

Mais, de tous les voyages de M. Biard, le plus étonnant est celui qu'il fit au Spitzberg, en 1839, avec madame Biard, la seule femme qui ait osé affronter, jusqu'ici, les dangers et les horribles fatigues d'une expédition devant laquelle auraient reculé bien des hommes. On nous saura gré d'emprunter à une lettre écrite de Norwège, par M. Biard, à un ami qui la publia dans le *Musée des Familles*, le récit d'un épisode de ce voyage :

« **Kongswald, 10 juin 1839.**

« Depuis quelques heures, j'enrage, et j'en ai, ma
» foi, bien sujet. Ce n'était pas la peine de partir sitôt,
» pour attendre nos chevaux si long-temps. La maî-
» tresse de la poste, une maudite vieille, paraît fort
» satisfaite de nous voir aussi désappointés; cela va
» de mal en pis, et nous sommes loin du but encore,
» si toutefois nous ne nous cassons pas le cou, comme
» nous avons failli le faire, hier, dimanche. La jour-
» née précédente s'était assez bien passée. Notre voi-
» ture, trop élégante et bonne pour la Suède, ne va-
» lait rien pour les montagnes de la Norwège. On me
» l'avait dit sur tous les tons. Enfin, malgré cela, tout
» avait bien été jusqu'à avant-hier, où, malgré mon
» courrier, nous n'avons pu nous faire ouvrir la porte
» du paysan chargé de nous donner des chevaux. Il

» fallut se résigner à coucher au milieu de la route
» ce que nous fîmes d'assez mauvaise grâce.

» Pour la première fois, je pus remarquer d'une
» manière sensible que j'avançais vers le nord, car je
» fis un croquis à minuit et demi. Pendant ce temps,
» ma femme, qui s'était endormie dans la voiture,
» faute de mieux, fut éveillée par une affreuse pi-
» qûre de moustique, qui lui avait fait enfler l'œil tel-
» lement que j'en restai stupéfié. Mais il était dit que
» nous devions commencer une journée de mésaven-
» tures.

» C'était hier le 9 juin, un dimanche. Depuis un
» mois, nous avions quitté Paris, après avoir traversé
» la Hollande, Hambourg, le Danemarck, la Suède et
» Christiania.

» Nous eûmes nos chevaux à six heures du matin.
» A peine parti, je m'aperçus que l'un d'eux prenait
» le mors aux dents. J'eus le temps de me jeter à
» terre et de le saisir par les naseaux. Il fallut lutter
» contre lui et ce fut avec peine que nous le dételâ-
» mes, aidés par un bon paysan qui voulut bien nous
» prêter un autre cheval, en échange du récalcitrant.
» Depuis hier, nous côtoyons un fleuve nommé le
» *Lougen*, dont nous entendons le bruit à quelques
» centaines de pieds au-dessous de nous, à notre gau-
» che. Le terrain, tout défoncé par la fonte des neiges,
» se creusait, sillonné par de longues et profondes or-
» nières. C'était donc avec beaucoup d'attention qu'il
» fallait maintenir nos deux chevaux sauvages. Arrivé

» au sommet d'une montagne, je m'avisai de la ma-
» lencontreuse idée de faire descendre le paysan con-
» ducteur des chevaux, afin de les retenir le plus pos-
» sible. Je comptais d'autant plus sur sa force, qu'il
» me semblait une espèce de géant. Le malheureux se
» laissa gagner et nous eûmes bientôt l'agrément de
» nous sentir la tête en bas et les pieds en haut. J'écris
» cela en riant; mais quand je vis ma jeune femme sus-
» pendue sur un effroyable précipice, je ne songeai
» alors qu'à la soustraire à une terrible et presque
» inévitable chute qui pouvait terminer tout d'un coup
» nos rêves de voyage, nos projets de retour et nos
» causeries au coin du feu. Nous étions accrochés à
» des troncs de sapins posés provisoirement à la place
» d'une haie emportée par l'éboulement des eaux et du
» chemin. Ce fut ce qui nous sauva ; car, en tombant
» sur les haies formées partout, en Suède et en Nor-
» wège, comme des chevaux de frise, nous eussions
» été transpercés infailliblement. Le hasard, qui nous
» servit dans cette catastrophe, voulut que, contrai-
» rement à notre habitude, notre voiture se trouvât
» fermée et la capote baissée. J'entendais les cris per-
» çans de notre paysan. Mon interprète était tombé,
» la tête la première, dans les broussailles, et l'un
» des chevaux restait enchâssé entre deux fragmens
» de rochers. Ma femme, dont le courage me rassure
» pour l'avenir, s'est empressée de me dire : *N'aie pas*
» *peur, je ne suis pas blessée.*

» Il est difficile de peindre ce que j'éprouvai d'é-

» motion, quand je l'eus arrachée de cette voiture et
» déposée à terre, sans qu'elle fût blessée. Rassuré
» sur son compte, je me précipitai ensuite vers le
» paysan, avec l'intention amicale de lui rompre
» quelque membre, au besoin. Ses cris me firent pen-
» ser que c'était déjà fait ; il n'en était rien pourtant.
» Enfin, l'interprète en était quitte pour la peur, ainsi
» que nous.

» Tirés de là, il fallait en sortir la voiture et les
» chevaux, et c'était le difficile. Pas une âme vivante
» ne passe dans cette solitude, le dimanche surtout.
» Nous étions, depuis une heure, à chercher ce que
» nous avions à faire. Il pleuvait, et, de temps en
» temps, une petite grêle venait nous écorcher le vi-
» sage. J'essayai cependant de faire le croquis de ma
» misérable voiture et de mes plus misérables che-
» vaux, dont les jambes imitaient le télégraphe, cou-
» chés sur le dos qu'ils étaient, les infortunés ! Il
» fallut laisser le croquis inachevé. La pluie augmen-
» tait ; notre guide était parti, clopin-clopant, pour
» chercher des hommes dans la campagne. Sur ces
» entrefaites, un beau monsieur, bien élégant, monté
» dans une petite voiture qu'il conduisait, survint,
» s'arrêta fort gravement, sans ôter une énorme pipe
» de sa bouche, nous regarda plus gravement et s'en
» fut encore plus gravement, s'il est possible, comme
» si des gens dans le piteux état où nous étions n'é-
» taient pas faits pour inspirer quelque chose de plus
» que la curiosité. Enfin, au bout d'une grande heure,

» une vingtaine d'individus, de tout âge et de tout
» sexe, armés de cordes, de bâtons, de n'importe
» quoi, vinrent tirer chevaux et voiture du trou où
» nous aurions roulé jusqu'au fond, sans les trois
» fois bénis troncs de sapins. Il fallait voir tout ce
» monde et la belle entrée que nous fîmes à *Laur-*
» *guard,* petit bourg où se trouve la poste ! Il paraît
» qu'on a l'humeur fort gaie dans ce pays, car la vue
» de notre mine piteuse et surtout de l'état de l'œil de
» ma femme, que ces bonnes gens ont dû prendre
» pour l'effet de la chute, les faisait pouffer de rire.
» Là, comme partout, j'ai dessiné des costumes. Ce
» sont des habits à queues d'hirondelles, descendant
» jusqu'au talon; un gilet et une cravate d'*incroyables*
» (ils en sont encore à 1800); de grands favoris pas-
» sent sous leurs mentons et, par dessus tout cela,
» se dresse un bonnet rouge. — Plus, l'éternelle
» pipe.

» Nous étions assez inquiets de l'état de la voiture :
» on l'avait arrangée, tant bien que mal; mais nous
» allions traverser le Dovrefield.

» Après avoir fait quelques relais, toujours en mon-
» tant, il fallut prendre quatre chevaux, au lieu de
» deux, qui nous suffisaient d'ordinaire. Il était sept
» heures du soir, le temps était fort clair. Nous souf-
» frions horriblement de la tête, nous éprouvions
» comme des vertiges. Il eût été prudent de nous ar-
» rêter; mais notre courrier avait retenu nos relais jus-
» qu'à Drontheim.

» Après avoir gravi pendant une heure, nous nous
» trouvâmes dans une espèce de forêt sans feuilles.
» Tout s'y montrait tortu et nous faisait la grimace.
» Cela me rappelait la *Tentation de saint Antoine*, de
» Callot. Tout avait l'air de s'agiter autour de nous.
» Plus nous montions, plus la région des neiges se
» faisait sentir, plus le bois mystérieux devenait
» fantastique. Il me semblait entendre d'étranges
» sons, des sifflemens, des cris. Nous quittâmes tout-
» à-fait la végétation et nous entrâmes dans la neige.
» Notre voiture y était jusqu'au moyeu. Il fallut
» la porter. Quelle colère, d'aller à pied, au milieu
» de ce gâchis! — Sans compter que ma pauvre
» femme souffrait violemment de son œil. — Je vous
» jure que je ne riais plus. D'ailleurs, ce lieu était
» bien fait pour inspirer des sensations pénibles. Nous
» passâmes sur un pont sans parapet; je voulus voir
» le torrent, qui coulait au milieu d'un épouvantable
» amas de neige : je ne pus regarder au fond sans
» me coucher. Ma tête avait porté dans la chute du
» matin, j'avais perdu ma solidité. Le *Dovrefield* est
» la montagne la plus élevée de la chaîne qui sépare
» la Suède de la Norwège; tout y est mort, dans cette
» saison. J'ai cueilli pourtant quelques fleurettes, pour
» l'herbier de ma pauvre aveugle.

» Il était minuit quand nous arrivâmes à la poste,
» petite maison, jolie au milieu de ce désert, qui ne
» ressemble à rien de ce que j'ai vu. De tous côtés,
» d'immenses flaques de neige; partout, quelque chose

» de roussi, comme si un terrible incendie eût passé
» par là. Pendant qu'on préparait les chevaux, nous
» allâmes à un quart de lieue, près d'un torrent,
» qui, comme tous ceux de ces solitudes, coule sous
» la neige.

» Il nous restait encore à conquérir notre coucher
» et notre souper surtout. Nous partîmes à minuit
» un quart, avec quatre chevaux, notre interprète
» sur le siége et un paysan à cheval. On nous avait
» prévenus que le terrain était presque plat jus-
» qu'à Jerkind. — Dix lieues, et nous trouvions le
» repos.

» La nuit n'était pas une nuit, ce n'était pas non
» plus le jour : c'était une nuit du Nord, une lumière
» pâle comme celle d'un ver luisant. Nous partîmes
» au grand trot. A notre gauche, s'allongeait un lac
» glacé ; de temps en temps, nous distinguions de
» longs poteaux peints en rouge, avec une barre
» transversale, comme une potence (ces poteaux ser-
» vent à indiquer la route) ; dans le lointain, des hur-
» lemens sauvages ; à nos côtés, s'élevait parfois une
» chouette blanche dont les cris ressemblaient à des
» éclats de rire. Peu à peu, les chevaux doublèrent
» de vitesse ; je les poussais tellement que le postil-
» lon, fatigué, se tourna vers moi et me demanda de
» ralentir la course. Mais j'avais à me venger du
» sang-froid et des rires du matin ; je trouvais ma
» vengeance sous la main, je la saisis. Au lieu d'ar-
» rêter les chevaux, je les mis au grand galop. Les

» gémissemens, les supplications du postillon se joi-
» gnirent alors aux bruits étranges qui nous entouraient
» et augmentèrent notre état fiévreux. Presque de-
» bout, comme des héros de l'antiquité sur leurs
» chars, nous joignîmes nos éclats de rire à tous ces
» bruits. Nous poussions les chevaux, nous comparant
» aux personnages de la ballade de Lénore, où *les*
» *morts vont vite*. Notre voiture pouvait être déjà bri-
» sée et s'achever d'une manière épouvantable; mais
» pourquoi réfléchir ? Le premier pas était fait. Il
» fallait rester à Paris, bien douillettement, ou mener
» cette vie. Si mon voyage est une folie, elle est faite.
» Continuons donc notre course gaîment, car le pos-
» tillon grimace, le lac glacé, les potences rouges
» sont là, les hurlemens, les éclats de rire continuent,
» et *les morts vont vite*. Arrivés, sans accidens, à Jer-
» kind, une fièvre horrible s'est emparée de nous.

» Le matin, 10, après avoir acheté des costumes
» très intéressans et un vase de bois sculpté, nous
» arrivâmes chez l'aubergiste dont je parlais en com-
» mençant. J'écris maintenant mes souvenirs d'hier
» et de cette nuit.

» Demain, nous verrons Drontheim et le château
» de Munckholm, devenu si célèbre, grâce au *Han*
» *d'Islande* de M. Victor Hugo. Nous avons emporté
» ce livre. Nous le lirons sur les lieux mêmes où le
» poète a placé la scène de son roman. »

Cependant, ces tribulations n'étaient rien encore,
à côté de celles qui attendaient M. Biard. A Dron-

theim, en Norwège, il s'embarque pour gagner le nord de la Laponie. On était en été; mais l'été de la Laponie, c'est une brume glacée, un pâle soleil, qu'on voit à peine, qu'on ne sent pas du tout, un brouillard horrible, qui ne s'éclaircit jamais. Souvent, le bâtiment était obligé de se réfugier, pendant la nuit, au milieu des brisans sans nombre qui hérissent la côte, entre Drontheim et le cap Nord. Ces brumes ont fourni à M. Biard des effets pittoresques, dont il est impossible de se faire une idée, quand on n'a jamais vu d'autres brouillards que les inoffensifs brouillards de la Seine. Le vent, qui n'avait pas cessé d'être contraire, depuis le hâvre, soufflait avec une telle violence, qu'on fit, les yeux presque fermés, les cinq cents lieues de traversée de Drontheim à Hammerfest. Cependant, notre artiste, loin de se reposer, resta neuf jours consécutifs sans dormir, parce qu'il voulait reproduire les points de vue de tous les lieux habités des côtes, de l'une de ces villes à l'autre.

Hammerfest est la dernière petite ville, — ou, si l'on veut, — la dernière agglomération de cahutes qu'on rencontre à l'extrémité nord de l'Europe. Elle est située vers le 71e degré de latitude, c'est-à-dire à quelques degrés plus loin que le cercle polaire (1). On y gèle, au cœur de l'été, avec un système de vê-

(1) Regnard, qui n'a pas dépassé le cercle polaire, a dit avec emphase que *la terre lui avait manqué là.* — Mais on pardonne beaucoup aux poètes.

temens qui ferait envie à la fourrure d'un ours. M. Biard passa trois semaines dans ce lieu de délices, sous le toit d'une petite chambre en planches. Là, il s'entoura d'indigènes; et comme il s'attendait, à tout moment, à voir arriver le bâtiment qui devait venir le reprendre, pour explorer les mers glaciales, il se mit à peindre des Lapons, pendant près de vingt-quatre heures par jour. Quelque rude que fût ce travail, M. Biard s'y livrait avec passion; mais, ce dont il prenait moins volontiers son parti, c'était la nécessité d'accepter, en guise de soleil, une demi-lumière blafarde dont la monotone continuité abrogeait toute distinction entre le jour et la nuit.

Ceux qui connaissent la prodigieuse facilité de M. Biard peuvent seuls imaginer combien ces trois semaines, ainsi employées, durent enrichir ses cartons. Il fit de nombreuses études de Lapons, bonnes gens qui ne ressemblent à rien de connu et dont la stupidité égale au moins l'étrangeté. On amena, un jour, à M. Biard, le père d'un jeune homme dont il avait fait le portrait. A la vue de la toile, le brave homme fond en larmes; il se désole et prétend que ce sortilége annonce qu'il ne doit plus revoir son fils. En vain on cherche à le rassurer : il ne veut rien entendre. A la fin, cependant, on réussit à porter la consolation dans son cœur de père, sous forme de plusieurs petits verres d'eau-de-vie, liqueur dont les Lapons sont très friands et qui a, pour les Lapones elles-mêmes, des charmes auxquels ces dames se montrent singu-

lièrement sensibles. — Ce trait de naïveté rappelle un fait analogue, attribué à une peuplade de je ne sais quelle partie de l'Amérique : un peintre, séjournant accidentellement au milieu de la tribu, s'était avisé de faire le portrait du chef. Grande rumeur parmi les sauvages ; ils accourent en foule, s'extasient, touchent l'original, non moins étonné qu'eux-mêmes, examinent le tableau ; puis, quand ils se sont assurés que ce qu'ils voient est bien réel, ils se prosternent devant l'image et lui rendent les mêmes honneurs qu'à leur chef ; les uns pleurent de ravissement ; les autres poussent des cris de joie ; ceux-ci dansent et gambadent ; tous témoignent leur admiration par mille gestes, mille attitudes bizarres. Cependant, les sages, les académiciens de la tribu, poussés par le besoin de se rendre compte de cette merveille, s'étaient assemblés en conseil, et, après mûre délibération, ils avaient conclu à peu près dans le sens que voici : — quelle espèce d'être est l'étranger que nous avons parmi nous ? Nous l'ignorons. Mais, homme ou génie, il n'a pu faire ce que nous venons de voir qu'en prenant quelque chose de la vie de notre chef, dont il aura sans doute abrégé les jours. Donc l'étranger est un être dangereux. Renvoyons l'étranger. — Cela dit, contre l'avis de quelques-uns, qui opinaient pour qu'on tuât le peintre, ils le comblèrent de présens et le reconduisirent, avec toutes sortes d'honneurs et d'égards, hors du territoire de la tribu. Platon n'avait pas trouvé de formes plus aimables pour

mettre les poètes et les artistes à la porte de sa république.

Mais nous voilà bien loin de la Laponie. Revenons-y.

Le travail opiniâtre auquel M. Biard se condamna, pendant les trois semaines de son séjour à Hammerfest, l'avait jeté dans un état maladif auquel des excursions pénibles, la rigueur du climat et surtout l'absence du soleil avaient dû beaucoup contribuer. Sur ces entrefaites, le bâtiment vint le reprendre pour l'emmener au Spitzberg. Il avait été bien convenu à l'avance que Madame Biard, pour laquelle on redoutait les risques d'une si hasardeuse exploration, attendrait, à Hammerfest, le retour de son mari; mais, de son côté aussi, et sans en rien confier à personne, Madame Biard s'était bien promis de prendre sa part de tous les dangers; et, le jour du départ venu, elle annonça son dessein avec une résolution si calme, que M. Biard, étonné et ravi, n'eut pas la force, malgré ses craintes pour elle, de l'empêcher de s'embarquer avec lui.

Nos voyageurs mirent à la voile par une brume très épaisse et par le froid le plus intense. A partir de leur embarquement, le temps fut si constamment mauvais, qu'il ne leur fallut pas moins de quinze jours pour faire la traversée de Hammerfest à Magdalena-Bay. Le quatrième jour, 21 juillet, ils étaient en face d'une petite île nommée *Bearen-Eiland*, ou *Scherry*, suivant quelques géographes. Pour la pre-

mière fois, depuis bien des années, elle n'était pas entourée des glaces qui en défendent habituellement l'abord. Mais, comme elle n'offrait aucun mouillage, le bâtiment mit en panne en pleine mer, prêt à partir, en cas de mauvais vent, et à abandonner forcément ceux qui se seraient hasardés à terre. M. Biard n'y descendit pas moins, sur la foi d'une tradition qui peuplait cette île d'ours et de morses, ce qui lui avait fait donner, par certains voyageurs, le nom d'*île de l'Ours*. Mais, au lieu d'ours et de morses, il eut le chagrin de ne voir que des rochers étagés les uns sur les autres, en forme de cirques, et d'effroyables oiseaux de toutes espèces. L'île Scherry ressemble assez au grand désert ; quelques grosses pierres sur un sol humide, taché, par ci par là, de plaques de mousse, voilà tout ce que l'œil y rencontre. M. Biard s'enfonça dans l'intérieur. A peine avait-il fait quelques croquis à la hâte, qu'il dut repartir, à l'appel réitéré du canon du navire. — Onze jours après, il était en vue de *Magdalena-Bay*.

En présence de cette étrange nature, d'une originalité si inouïe, M. Biard se dit qu'à Paris, ce qu'il montrerait du Spitzberg, le nord surtout, aurait l'air d'un paysage inventé, plutôt qu'observé et copié. A peu de distance des grands et éternels bancs de glaces qui séparaient notre artiste du pôle nord, se dressaient, entre chaque rocher, des pointes noires et aiguës, puis un glacier. Une particularité singulière, c'est que ces glaciers, au lieu d'être concaves en

haut, comme ceux de la Suisse, s'arrondissent en dômes. La mer, en s'engouffrant avec fracas sous ces arcades béantes, ajoute encore à l'effet de cette disposition des glaces du pôle.

M. Biard a dessiné les *trois couronnes*, c'est-à-dire trois montagnes de neige surmontées, — comme tout ce qui n'est pas couvert de neiges et de glaces, — de rochers noirs. Ces trois pics sont formés d'assises superposées. Il a dessiné *l'île du prince Charles*, *les sept glaciers*, dont parle Scoresby, la *baie de Hambourg*, la *baie des Basques* et la baie de Magdalena. Là, les glaces étaient tellement amoncelées que ce ne fut qu'en les tournant les unes après les autres qu'il put parvenir à une petite presqu'île au-dessus de laquelle surplombe un glacier. Autour de la corvette flottaient des îles de glaces nuancées de toutes les couleurs du prisme. La mer était toute hérissée de ces blocs gigantesques, qui s'entre-choquaient violemment et s'abîmaient avec le fracas de la foudre.

Dans la nuit du 1er août, l'équipage fut éveillé par des éclats de bruits inaccoutumés. Les glaces et la neige avaient tellement obstrué la mer qu'on ne voyait plus rien à quelques pas. Descendu à terre, M. Biard fut obligé de traverser, moitié dans l'eau, moitié dans la neige, une petite plage couverte de débris de phoques, de morses et de dauphins blancs. Plus loin, il rencontra des tombes et des ossemens qu'on avait recouverts de pierres, pour les protéger contre la dent des bêtes féroces. C'étaient les restes

des matelots morts sur ce coin de terre désolé, là-bas, tout au bout du monde, bien loin de la patrie!... Cependant, les glaçons se heurtaient avec d'étranges bruits longuement prolongés; des goëlands monstrueux, des heiduques, des pétrels, des godillons tournoyaient en l'air, en poussant des cris sinistres; des avalanches détonnaient, comme de formidables batteries de canons. Le ciel était si bas qu'il semblait difficile qu'un homme pût se tenir debout sous sa voûte terne et pesante. On entendait la mer, sans pouvoir la distinguer, bien qu'on l'eût à ses pieds. Le costume de M. Biard était en harmonie avec la bizarre sauvagerie de cette nature ultra-boréale: il portait une paire de bottes montant à mi-cuisses; trois ou quatre paires de bas de laine, d'un tissu formidable; par-dessus, un pantalon à pied, en molleton; une énorme culotte en alpaga, doublée; un gilet de laine, qui pouvait bien passer pour un paletot; une chemise de laine; des cravates d'une épaisseur indéfinie; un cache-nez; des gants, recouverts d'une deuxième paire, en grosse laine, qui enfermait la main et n'avait qu'un pouce; une grande capote en capuchon et un camail, qui enveloppait hermétiquement la tête, cachant, à volonté, tout ce qui n'était pas rigoureusement nécessaire pour voir et pour respirer. Par-dessus tout cela, il mettait, en cas de pluie, un chapeau équivalent à un vaste parapluie. Ainsi accoutré, à terre ou plutôt à neige, M. Biard, assis sur sa chaise de voyage, peignait, huit ou dix heures

de suite, le panorama de ce chaos glacé, sans oublier un glaçon, une pierre ; et lorsque ses yeux, aveuglés par les reflets éblouissans des nappes blanches qui s'étendaient devant lui, se refusaient absolument au travail, il s'amusait, en attendant que la vue lui revînt, à monter à plusieurs centaines de pieds dans la neige ; puis, il se laissait glisser jusqu'en bas, heureux de se sentir descendre, en quelques instans, les hauteurs qu'il n'avait pu gravir qu'après plusieurs heures d'efforts.

La mer, aux environs du pôle, paraît lourde comme du mercure. On y remarque, d'un instant à l'autre, des crues soudaines et considérables. M. Biard, qui voulait tout voir, s'aventura dans une embarcation, pour aller reconnaître, plus au nord, *la Baie de l'Ours*, les *Iles des Danois*, d'*Amsterdam* et de *Smerenberg*. Une erreur du pilote entraîna l'embarcation plus loin qu'elle ne devait aller. Grâce à cette circonstance accidentelle, M. Biard put voir le point nord du Spitzberg, qui fait face au pôle. Il dessina, de loin, ce qui se présentait de croquis.

Après avoir étudié et scrupuleusement reproduit tout ce qu'il y a de plus intéressant au Spitzberg, M. Biard repartit pour Hammerfest, où il arriva, après onze jours de traversée. Là, il trouva admirable de végétation ce qui lui avait paru si misérable, alors qu'il venait du midi. Tout ce qui ressemblait, de près ou de loin, à une plante, à une habitation humaine, le ravissait d'aise. Les huttes en planches d'*Hammer-*

fest lui semblaient des palais; des lambeaux de terre accrochés, en manière de jardins, sur les toits de ces misérables demeures, son imagination faisait des oasis enchantées.

D'*Hammerfest*, où il était arrivé le 26 août, M. Biard se dirigea sur *Kaarfiord*, où il se prépara à parcourir la Laponie, qu'il s'était promis d'explorer au retour. Il allait avoir d'immenses marais à traverser ; il fit ses dispositions en conséquence. Il se munit de vivres, de peaux de rennes, qui devaient servir de couches ; il emmena deux interprètes : l'un Norwégien, l'autre, Finlandais ; un guide lapon, nommé Abraham, dont le portrait est dans son atelier ; trois conducteurs de chevaux ; deux jeunes Finlandais, qui avaient voulu l'accompagner ; enfin, six chevaux, dont deux portaient les bagages, la tente, la marmite ; les quatre autres étaient montés par madame Biard, les interprètes et M. Biard. Dans cet équipage, la caravane pa rtit de *Kaarfiord*, le 2 septembre, à quatre heures après-midi. Ce voyage fut plein d'accidens et de difficultés. Il s'agissait de traverser des forêts vierges, en se frayant un chemin à coups de haches : des lacs, des déserts, des tourbières, des marécages sans fin. Souvent, les chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail dans ce terrain mouvant. Il fallait, alors, les débarrasser de leurs charges, qu'on portait à dos d'hommes, et s'épuiser en efforts, pour relever les malheureuses bêtes sur leurs jambes. Le soir venu, on s'étendait, sous la tente ruisselante de pluie, sur les

peaux de rennes mouillées elles-mêmes; et il fallait se résigner à avoir, pendant toute la nuit, le visage caressé par une rosée glacée. Toutes les journées se ressemblaient par les fatigues et les traverses. Le guide Abraham, le bâton à la main, la besace au dos et la pipe à la bouche, précédait la caravane et sondait avec précaution le terrain. Tant qu'on pouvait avancer sans crainte, le Lapon poussait de petits cris vifs; un son guttural et rauque avertissait la troupe, quand il y avait du danger. Souvent, quatre hommes étaient obligés de se mettre après les chevaux : l'un à droite, l'autre à gauche, celui-ci devant, le quatrième derrière, pour les transporter en terre ferme. M. Biard, chaussé de bottes démesurées, pataugeait bravement dans la boue, étudiant toujours, dessinant toujours. En quittant la France, il avait vu la végétation décroître peu à peu jusqu'à *Hammerfest*, pour disparaître complètement; — en revenant d'*Hammerfest*, il fut frappé du spectacle contraire: à mesure qu'il s'éloignait, la végétation croissait dans une proportion très sensible.

Le troisième jour, vers le soir, M. Biard campa dans un petit bois dont les plus hauts arbres s'élevaient à peine à deux pieds au-dessus du sol. Ils étaient complètement dépourvus de feuilles et ressemblaient moins à du bois qu'à de la corne de cerf. Plus loin, il rencontra des bouleaux ; mais les feuilles en étaient jaunes et les troncs noirs, ce qui leur donnait un air de rachitisme et de tristesse. Partout,

a mousse de rennes couvrait la terre comme d'un linceul jaune-soufre. Du reste, pas un être vivant; à peine deux campemens de Lapons, dans un rayon de quatre-vingts lieues. C'est dans ces campemens que M. Biard a dessiné des rennes et des intérieurs de huttes. Là, il put étudier les Lapons beaucoup mieux qu'à *Hammerfest*; car *Hammerfest* est une ville, et, quand les Lapons vont à la ville, — ce qui ne leur arrive guère que pour vendre ou échanger leurs marchandises, — ils font une effroyable consommation d'eau-de-vie, qui les met dans un état hors nature. Dans leurs campemens, au contraire, où cette liqueur est peu commune, ils sont de sang-froid, aussi raisonnables qu'il leur est possible, et fort hospitaliers. Les rennes leur servent à tout; c'est à-peu-près leur unique ressource. Ils s'habillent de la peau de cet animal, se nourrissent de sa chair, conservent le lait dans la peau de son ventre. Avec les tendons, ils cousent et façonnent différens ustensiles de ménage. Les cornes deviennent des chenets, des porte-manteaux, des couteaux, des clous.

Les tentes de Lapons sont faites généralement de vieilles guenilles de laine brune. Une ouverture est ménagée à la partie supérieure, pour livrer passage à la fumée. Le foyer, formé d'un cercle de pierres, occupe le milieu du modeste appartement. Au-dessus, une barre de bois, qui traverse toute la tente, supporte une marmite et quelquefois un berceau. Enfans, vieillards, femmes, filles et rennes couchent en-

semble, pêle-mêle. Quand on approche d'un campement de Lapons, on est assailli et poursuivi par des bandes de chiens au museau effilé, à la fourrure épaisse et fauve, dont l'aspect n'a rien de bien rassurant. M. Biard désirait avoir un de ces animaux ; on ne voulait pas lui en vendre. Ce ne fut qu'à force d'insistance et d'adresse qu'il parvint à s'en procurer un.

Après mille souffrances et mille fatigues ; après avoir fait une excursion dans la Laponie russe ; après avoir reçu, pendant quinze jours consécutifs, la pluie et la neige sur le corps, M. Biard eut enfin le bonheur de coucher dans un lit, à *Kautokeino*. A la vérité, le lit était bien petit et les couches étaient en foin ; mais, néanmoins, c'était un lit, un lit sous un véritable toit, un lit où l'on dormait à l'abri de la pluie. Que fallait-il de plus ? Notre voyageur passa, dans cet eldorado, deux nuits délicieuses. *Kautokeino* n'est ni une ville, ni un bourg, ni un village : c'est une réunion bizarre de maisonnettes en bois, montées sur quatre pieds, dont la plupart, inclinées par le vent, dans des attitudes plus ou moins coquettes, plus ou moins capricieuses, semblent n'attendre qu'un signal pour entrer en danse. Le peu de temps que M. Biard passa dans ce lieu, habité exclusivement par des Lapons, ne fut pas perdu pour ses études. Après un séjour de quarante-huit heures, il en repartit pour *Kareswando*, où il arriva à travers les neiges, la pluie, la glace, les

frimas et toutes les tribulations dont il avait pris son parti.

Parvenu aux bords du *Muonio*, il renvoya ses guides et s'embarqua dans un bateau finlandais, sur le Tornéo ; — car, depuis quelques jours, il se trouvait en Russie. Ce devait être là, sinon la plus pénible, du moins une des plus périlleuses périodes de l'expédition de M. Biard. Le Tornéo est coupé de nombreuses cascades ; M. Biard en compta quatre-vingt-une dans un parcours de cent et quelques lieues. Le bateau sur lequel il voguait, à la merci du courant, était fait pour contenir deux personnes. A chaque instant, des lames énormes inondaient la frêle embarcation. Dans la Finlande russe, à *Muonioniska*, on est obligé de prendre un pilote particulier, pour descendre la plus grande et la plus dangereuse de toutes ces cascades, l'*Eyan-Paikka*, qui a inspiré à M. Biard le sujet d'un tableau exposé en 1841. On cite les personnes qui ont eu l'audace de faire ce dangereux saut, à l'exécution duquel les heures ne sont pas indifférentes. Il faut, pour le tenter avec succès, que le soleil soit descendu à une certaine inclinaison ; car, s'il était trop haut, le pilote, ébloui par les reflets des pierres luisantes, ne verrait pas à se diriger au milieu d'elles, et, à moins d'un miracle, on serait brisé. Trop aventureux pour laisser échapper une occasion de danger, M. Biard voulut faire le saut de l'Eyan-Paikka. Il fit mettre pied à terre à ses interprètes, leur confia sa boîte à peinture et se trouva

porté, comme une flèche, au bas de la cascade, alors qu'il croyait encore avoir à sauter du plus haut. C'est ainsi que, de cascade en cascade, couchant, un jour en Russie, le lendemain en Suède; dessinant, le matin, des costumes, le soir, des aurores boréales, qui déjà commençaient à s'allumer avec le froid, il mena à bonne fin son périlleux voyage et regagna la France par Stockholm, la Prusse et Berlin.

De tous les dangers que M. Biard courut dans sa dernière expédition artistique, le seul qui l'ait effrayé, après la chute que nous lui avons laissé raconter, fut un danger qui menaçait une existence plus chère pour lui que la sienne propre : — c'était en Laponie; il imagina, une fois, de promener Madame Biard sur un lac; ils montent ensemble dans une petite nacelle qui ne servait qu'à des enfans, gagnent le large et ne s'occupent plus de l'embarcation, qu'ils laissent flotter à son gré. Absorbés dans une causerie intime et dans la contemplation du paysage qu'ils avaient sous les yeux, ils ne faisaient attention, ni l'un ni l'autre, à un bruissement d'eau qui, depuis quelque temps déjà, arrivait sourdement à leurs oreilles. Cependant, le bruit, vague d'abord, devenait de plus en plus distinct, de plus en plus rapproché; bientôt, ce bruit fut un véritable fracas et nos promeneurs, éveillés comme d'un songe, se virent à deux pas de la chute d'une effroyable cascade. Déjà leurs yeux plongent dans l'abîme; encore un instant, et ils sont engloutis. — « Nous sommes probablement perdus, » — dit M.

Biard, en serrant la main de sa jeune femme ; — « Cependant, si vous avez assez de sang-froid pour ne » faire aucun mouvement qui accélère l'impulsion de » la nacelle, je peux tenter encore une chance de sa- » lut. » — « C'est bien, » — répond simplement Madame Biard ; — « Je n'ai pas peur, faites ce que vous voulez. » « — Adieu. » — « Adieu. » — Ce fut là tout. A deux pas de la mort, Madame Biard demeura aussi calme que si elle eût été tranquillement dans un salon. — Sans perdre la tête, son mari dirige sa coquille de noix vers une grosse pierre qui se dresse immédiatement au-dessus de la chute d'eau ; il s'y cramponne des deux bras, maintient un instant la nacelle, puis, rassemblant toutes ses forces, lui imprime une violente secousse, qui l'éloigne un peu du gouffre. Cependant, malgré cet effort suprême, l'embarcation était toujours entraînée ; — l'abîme l'attirait ; M. Biard ramait violemment en sens contraire ; il lutta avec tant d'énergie, qu'il finit par se rejeter hors du courant. Ils étaient sauvés.

Dans tous les lieux qu'il traversa pour revenir, surtout aux cours de Stockholm et de Berlin, M. Biard reçut un accueil empressé. On sentait qu'il y avait quelque chose de grand, de dévoué dans l'âme de cet artiste, qui allait ainsi volontairement, à ses risques et périls, conquérir, au bout du monde, des domaines nouveaux à l'art. Et puis, on s'intéressait vivement à cette jeune femme si dévouée, elle aussi, si intelligente et si résolue. On s'étonnait de son courage, on

était enchanté de sa personne; et, après l'avoir vue, chacun se demandait comment, elle qui avait plus à perdre qu'aucune autre, elle avait, la première, osé affronter les dangers de tous genres, les horribles fatigues d'une pareille expédition.

Maintenant, qu'avons-nous fait, nous, pour celui de nos compatriotes que les étrangers comblaient ainsi de témoignages mérités de déférence et de distinction, pour celui qui nous rapportait les fruits d'un voyage qui lui a coûté si cher à tous égards ? Hélas ! il faut bien en convenir, le roi de Suède et le prince régnant aujourd'hui en Prusse, auxquels M. Biard garde d'inaltérables souvenirs de reconnaissance, se sont montrés, dans cette occasion, infiniment plus Français que nous. M. Biard est revenu de Laponie, non pas avec des têtes de fantaisie, avec des à-peu-près de ressemblance, comme tout ce que nous avions eu jusqu'ici, mais avec cinquante-cinq portraits parfaitement exacts de Lapons, ces êtres dont nous ne savions guère autre chose, avant son voyage, sinon que c'étaient de tout petits hommes, vivant dans des trous; eh bien ! voyez : cette collection si précieuse, puisqu'elle est la seule qui ait encore été faite, sur les lieux, par un véritable et consciencieux artiste; cette collection, unique au monde, dont la place est naturellement marquée au grand musée d'histoire naturelle, personne ne s'en occupe, personne ne s'en soucie; elle reste là, dans l'atelier de l'artiste, livrée, avec une insouciance béotienne, aux chances inévi-

tables d'éparpillement que la brièveté de la vie humaine aurait dû faire, dès l'abord, redouter et prévenir. M. Biard est revenu du Spitzberg avec dix-huit études, formant le panorama de *Magdalena-Bay*; avec une vingtaine d'études peintes prises dans l'Océan Glacial; avec plus de six cents dessins dans ses cartons; il est revenu avec une précieuse collection de costumes, de toutes sortes d'objets intéressans et inconnus, avec la série complète des échantillons du règne végétal et du règne minéral dans le Nord; eh bien ! pour l'artiste qui arrive du pôle, avec l'intention de nous mettre en possession de toutes ces richesses, nous n'avons pas trouvé un remercîment, une marque d'intérêt, de gratitude; on n'a pas plus fait attention à lui qu'on n'eût fait attention à un bon bourgeois de Paris revenant de prendre, entre le déjeûner et le dîner, un croquis à Meudon ou à Saint-Cloud. Au lieu de lui rendre grâces de nous avoir fait connaître, dans toute la vérité que l'art comporte, cette nature de l'extrême Nord, si peu connue avant lui, certains aristarques de feuilletons ne se sont-ils pas avisés de lui reprocher l'âpre sauvagerie des paysages qu'il a exposés à son retour ? — Charmante facétie ! — sans doute, il eût été plus galant à M. Biard de nous faire, d'imagination, une nature rose, fardée, papillotée, dans le style de Boucher et de Watteau, une nature à la Pompadour, enfin ! — Allez donc compromettre votre fortune et votre santé, allez donc attraper des rhumatismes au service de l'art, quand

l'art est ainsi compris par ceux qui font l'opinion publique !

M. Biard médite, depuis long-temps, un projet dont la réalisation serait un très grand service rendu à la science et à l'art : il voudrait continuer ses fructueuses explorations à travers le monde qu'il a déjà tant parcouru, et faire une collection complète de tous les types des différentes races humaines. On assure que M[me] Biard, qui joint à un courage glorieusement éprouvé déjà, les avantages d'une instruction solide et variée, serait très capable de recueillir certaines observations qui donneraient à ce voyage un but doublement intéressant. Quelque peu encourageante que soit l'indifférence dont on a payé les derniers travaux de M. Biard, nous ne craignons pas qu'elle l'influence, si jamais il se trouve en mesure de mettre la main au beau monument anthropologique qui est dans sa pensée. Quand on a le courage et la foi nécessaires pour travailler dans l'intérêt des hommes, on est au-dessus de leurs petitesses.

Voici la nomenclature des ouvrages de M. Biard, dans l'ordre de leur exposition :

En 1827, la *Diseuse de bonne aventure*, achetée, comme nous l'avons vu, par la ville de Lyon, pour le musée.

A son retour d'Espagne, en 1830, il fit une *Attaque de brigands*, qui fut achetée par la duchesse de Berri. Ce tableau ne parut pas au Salon.

En 1831, — une *Auberge espagnole*, — des *Femmes*

près d'une citerne, aux environs d'Aboukir, — et les *Sorcières.* Rien de plus simple que le sujet des femmes à la citerne; c'est tout uniment un homme et deux femmes venant puiser de l'eau. Il y a dans la composition un caractère de naïveté qui n'est pas sans grandeur : mais la couleur ne vaut rien, elle est terne et crue. — C'est à un chagrin de jeune homme que M. Biard dut l'inspiration de ses *Sorcières.* Désespéré par une jeune et jolie femme, il voulut essayer de se guérir par un contraste singulièrement ironique: le voilà donc qui s'entoure de deux pies, d'un singe, d'un chat noir, de tout ce qu'il y a de plus sale, de plus hideux en fait de vieilles mendiantes; du soir au matin, il s'enferme avec ces monstres d'espèces différentes, il vit dans leur intimité, il ne veut pas d'autre compagnie, et, dans le travail d'un dépit fiévreux, il jette sur la toile ses sorcières, ces trois horribles cabaleuses qui plongent avec tant d'onction un chat assaisonné de verveine dans un chaudron d'eau bouillante. Le style de cette composition est fort et mordant. Il n'était pas difficile de lire dans les sorcières, comme dans les ouvrages précédens de l'auteur, les promesses d'un bel avenir; mais la couleur était loin encore d'être au niveau de la puissance du crayon de l'artiste; un travail opiniâtre pouvait seul combler cette lacune. Il l'a comblée.

En 1833, — les *Comédiens ambulans,* encore froids de couleur, mais remarquables de verve et d'entrain comiques. Ce tableau, acheté par la liste civile, est

dans la galerie du Luxembourg; — un *Santon au milieu des Bédouins*, acheté par la liste civile; — le *Vent du désert*, acheté par le ministère, pour le musée de Nîmes; — un *Hôpital de folles*, tableau bien composé, plein d'observation et d'une douloureuse vérité; — un *Concert de Fellahs*, aux environs d'Alexandrie, acheté par la *Société des amis des arts*, de Lyon; — enfin, une *Attaque de voleurs espagnols, dans la Sierra-Morena.*

On trouvera peut-être que M. Biard affectionnait beaucoup les attaques de voleurs espagnols; il avait, on va le voir, de bonnes raisons pour cela.

En 1830, — il traversait la Sierra-Morena, pour se rendre à Madrid. La diligence qu'il avait prise se trouvait au grand complet : Mme la vicomtesse de Saint-Priest, femme de l'ambassadeur de France en Espagne, M. le comte de Saint-Priest, son neveu, et un autre voyageur étaient dans le coupé; M. Biard et des personnes attachées à diverses ambassades occupaient l'intérieur; dans la rotonde se trouvaient quatre officiers espagnols; deux *escopeteros* (1) bien armés étaient

(1) Les *Escopeteros* sont des bandits émérites que l'administration des voitures publiques, en Espagne, engage pour escorter les convois ou les voyageurs, et pour les défendre, en cas d'attaque, contre les voleurs de grands chemins. Mais, au lieu de vous défendre, ils s'entendent, la plupart du temps, avec leurs anciens confrères, pour vous faire détrousser à l'amiable. Ce sont, à vrai dire, des courtiers de brigandage.

perchés sur le haut de l'arrière de la diligence. Par surcroît de précaution, un paysan à cheval, armé jusqu'aux dents, marchait, en éclaireur, devant la voiture, en chantant, à gorge déployée, les refrains les plus belliqueux. Il était deux ou trois heures de l'après-midi, le soleil était brûlant, les voyageurs dormaient presque tous, lorsqu'ils sont éveillés brusquement, aux cris de : *Los ladrones* ! *las armas* ! (1). La diligence s'arrête, on s'élance précipitamment à terre, et l'on voit, à une portée de fusil, trois cavaliers, armés d'escopettes, qui barrent la route. Le paysan à cheval s'élance sur eux, l'escopette haute, en leur criant de baisser leurs armes; après quelques instans d'hésitation, les brigands obéissent, le paysan les joint, et les voilà tous quatre engagés dans un pourparler très animé. Cependant, les escopeteros de la diligence ne bougeaient non plus que deux termes. On eut toutes les peines du monde à les arracher de leur siége, où l'un d'eux s'amusait à tailler, avec un flegme magnifique, la pierre de son escopette. M. Biard, impatienté, lui arrache son arme, et, n'imaginant pas que tous ces voyageurs, suffisamment armés, soient disposés à se laisser maltraiter comme des moutons, il marche en avant, et vise tranquillement un des bandits. Au moment où il va tirer, il entend M[me] de Saint-Priest lui crier, d'une voix suppliante, de ne pas faire feu. Il se retourne, et se trouve seul, à

(1) Les voleurs ! aux armes !

moitié chemin entre la diligence et les voleurs; tous les autres voyageurs se tenaient paisiblement derrière la voiture. Indigné de se voir aussi lâchement abandonné, M. Biard cède aux prières réitérées de l'ambassadrice, et jette son arme, de dépit. Aussitôt, celui qui semblait être le chef des bandits, un beau jeune homme, de fière mine, s'élance, au galop de son cheval, vers la diligence, examine Mme de Saint-Priest de fort près, et, sans mot dire, retourne du même train vers les siens. En même temps, le paysan parlementaire revient aux voyageurs et les presse de remonter en voiture, en les assurant qu'à cette condition, il ne leur sera fait aucun mal. Remonter en voiture, sous les yeux des bandits aux aguets, c'était peu rassurant. Qui sait si ce n'est pas un expédient concerté avec eux, pour leur livrer plus sûrement les voyageurs ? On hésite, le paysan redouble ses instances, son impatience éclate en jurons énergiques. Enfin, on se décide à faire ainsi qu'il veut; chacun reprend sa place, la diligence se remet en marche à petit train. A quelques pas de là, derrière un monticule, tout à côté de la route, on voit une trentaine de personnes, — moines, femmes, hommes de toutes conditions, — couchées sur l'herbe, où des bandits, dont les trois cavaliers n'étaient qu'une avant-garde, étaient en train de les dévaliser. Cette diligence, pleine d'hommes valides et bien armés, passa tranquillement devant le champ de pillage. Au lieu de porter secours aux malheureux détroussés, qui n'au-

raient pas mieux demandé qu'à se défendre, avec un peu d'aide, on se mit aux portières, pour bien jouir du coup-d'œil, et, cette espèce de revue passée, le postillon mit ses chevaux au galop. — C'était plus prudent.

Les bandits s'étaient vraisemblablement postés là pour attendre la diligence. Avant elle, étaient arrivés successivement plusieurs voyageurs qu'ils s'étaient mis à dévaliser, pour se désennuyer, en attendant la grosse proie. Mais, quand elle vint à passer, les voleurs avaient plusieurs raisons pour ne pas trop s'acharner contre elle: d'abord, ils avaient fait d'assez bonnes captures : une seule de leurs victimes, une malheureuse femme, avait avec elle toute sa fortune, environ 80,000 fr.; — en second lieu, ils avaient déjà à maintenir un assez bon nombre de gens qui se trouvaient fort mal entre leurs mains ; la diligence était remplie d'hommes matériellement fort en état de se défendre, et qui auraient pu être des hommes de cœur; si nos bandits se mettaient ces nouveaux ennemis sur les bras, leur premier gibier pourrait bien réagir des griffes et des dents; — enfin, le parlementaire leur avait appris que Mme de Saint-Priest était dans la diligence, et ils savaient bien que la police, assez indolente ordinairement avec eux, n'eût pas manqué, en cas de violence, de mettre tous ses suppôts sur pied, pour venger l'injure faite à la femme de l'ambassadeur de France. C'est à ces considérations réunies que nos voyageurs durent, sans doute, l'indulgence des brigands.

Il paraît, du reste, que l'arrestation de la diligence était un coup annoncé et connu à l'avance dans les environs; car, lorsqu'elle entra dans un village peu éloigné du lieu de la scène, tous les habitans étaient sur leurs portes, s'attendant bien à voir la voiture pillée. Parmi eux se trouvait un nommé Apollinario, brigand jadis fameux, que M. de Custine nous a fait connaître, et dont M. Biard a le portrait. Il était alors descendu, dans la hiérarchie des bandits espagnols, jusqu'au degré d'escopetero. Mais, mieux inspiré depuis, il est retourné à ses montagnes et à son ancien métier.

Un fait assez original, c'est que, dès qu'on fut arrivé au village, les quatre officiers espagnols se plaignirent, en termes très hauts, de la tentative de résistance de M. Biard. Ils prétendaient, avec une naïveté charmante, qu'en Espagne, l'usage n'était pas de se défendre contre les voleurs, et faisaient grand bruit des dangers auxquels les avait exposés un courage qui renversait toutes leurs idées de convenance. Comme ils devenaient presque menaçans, M. Biard leur fit entendre, sans périphrases, qu'il était ennuyé de leurs ridicules rodomontades. Alors, ils eurent recours à Mme de Saint-Priest, pour obtenir de M. Biard la promesse de ne plus faire, en cas de nouvelle attaque, de démonstrations capables de compromettre leur sûreté. Arrivé à Madrid, M. Biard entendit parler partout de l'aventure de la diligence, qui faisait beaucoup de bruit, mais il n'eut pas de nouvelles des terribles officiers.

Revenons aux tableaux de l'artiste.

Malgré les succès qu'il venait d'obtenir au Salon de 1833, M. Biard retourna modestement à Lyon, qu'il n'avait pas encore cessé d'habiter.

En 1834, il exposa le *Baptême sous la ligne*, gravé par Jazet; — la *Ressemblance contestée*, gravée par Jazet, — et une *Caravane près d'une mare d'eau*. Ce sont trois scènes d'un comique vigoureux et original. Mais, comme on reprochait toujours à M. Biard de n'être pas coloriste, il essaya de se disculper de ce reproche, et tomba, cette fois, dans l'exagération de la qualité qu'il voulait acquérir.

En 1835, M. Biard exposa l'*Apprenti barbier*, qui appartient à Jazet; — le *bon Gendarme*, gravé par Jazet, — et la *Traite des nègres*, achetée par un Anglais et qui se grave en Angleterre. *Le bon gendarme* a eu un succès de fou rire. On se rappelle sans doute le sujet de ce tableau : des enfans pataugeaient dans la rivière, dans le costume le plus simple : pour unique vêtement, les vessies gonflées d'air qui leur servaient de nageoires. Survient un municipal, qui s'indigne de cet attentat aux mœurs. L'ordonnance de police est formelle ; il y a flagrant délit ; pour réparer le mal, le bon gendarme emporte les hardes des petits baigneurs médusés. Quelles mines penaudes et consternées ils ont, ces pauvres gamins ! quelle importance bêtement solennelle dans toute la personne du vengeur de la pudeur publique outragée ! Cette double expression, très finement sentie, est rendue de main

de maître, avec un irrésistible entrain comique. — Dans un genre tout différent, et avec une portée bien supérieure, la *Traite des nègres* n'est pas moins heureuse. A gauche, le marchand de chair humaine, le capitaine négrier, nonchalamment couché, son registre sous les yeux, fume avec une indifférence superbe, en vérifiant la marchandise qu'on lui offre. Deux matelots manipulent un nègre étendu à ses pieds: l'un lui serre la gorge, afin de l'obliger à ouvrir la bouche, et à laisser voir ses dents; l'autre frappe sur la poitrine du pauvre diable, pour s'assurer que le coffre est solide. Assis à côté du capitaine, un prince noir, le vendeur, la pipe à la bouche et l'air serein, lutte d'impassibilité avec l'acquéreur. Là-bas, ce sont des enfans qu'on arrache brutalement à leurs mères; à droite, on marque d'un fer rouge, estampille de la cargaison du navire, la marchandise qui se tord de douleur; ailleurs, la marchandise périclitant, épuisée qu'elle est de fatigues et de toutes sortes de privations, on lui donne les secours nécessaires pour l'empêcher de s'avarier davantage. Enfin, dans le fond, d'autres matelots persuadent, à grands coups de fouet, des bandes de nègres attachés à de grosses poutres de s'avancer, en attendant leur tour, vers le lieu de l'inspection. On pourrait souhaiter dans ce tableau plus d'unité peut-être, une coordination plus homogène des épisodes qui le composent; mais il se recommande par tant de qualités solides qu'il ne faut pas beaucoup d'indulgence pour oublier

les quelques défectuosités qu'on peut y trouver, en cherchant bien. Sa couleur, bien qu'un peu terne encore, atteste des progrès étonnans. Les attitudes, les physionomies, très heureuses d'expression, sont trouvées avec une naïveté charmante; tous les accidens sont rendus avec une vigueur de dessin et de modelé qui ne laisse rien à désirer. Et puis, ce que nous estimons par-dessus tout dans ce tableau, c'est la pensée qui l'a inspiré, pensée de poète et d'artiste, dans le sens vraiment religieux du mot: en présence de cette scène, si pathétique, on est saisi d'un sentiment d'horreur et de pitié qui pénètre l'âme. La *Traite des nègres* est et restera un des plus beaux plaidoyers qui aient été faits contre l'esclavage.

Nous savons que M. Biard a eu l'idée de faire un pendant à cette toile, et nous serions heureux d'apprendre qu'il n'y a pas renoncé:—La *Traite des blancs*, —pourquoi non? Il n'est pas nécessaire de passer les mers pour s'inspirer de cette lugubre donnée. Nous aussi, nous faisons trafic de chair humaine. Il y a là encore une page éloquente à peindre, et M. Biard est à la hauteur du sujet.

Ce fut à dater de 1835 que M. Biard, dont la position dans l'art était désormais acquise, vint s'établir à Paris.

Au salon de 1836, il eut: un *Enfant ne voulant pas laisser faire son portrait*;— *les Saltimbanques*;—*la Garde nationale de campagne défilant devant le maire de village*, —*et le Branle-bas de combat, à bord d'une fré-*

gate. — Des saltimbanques sont désappointés par le mauvais temps. Près d'un étalage de figures de cire, une femme de la troupe ouvre la boîte qui sert de coffre-fort; mais, — ô douleur! — il ne s'y trouve pas un rouge liard. Cependant, tous les personnages de la bande sont-là, en costumes de théâtre, regardant, d'un air contrit, leur caisse affamée, tandis que le banquiste en chef promène un œil désolé sur le boulevart inondé de pluie. Il y a beaucoup d'entente dans l'effet général de cette facétie, beaucoup de vérité comique et d'observation dans les détails. — Le *Défilé de la garde nationale de campagne* est une chose exquise dans son genre. Trouvez-moi un personnage plus bouffi de grotesque importance que le suisse de paroisse à qui on a donné un rôle dans cette solennité militaire! Imaginez, si vous le pouvez, quelque chose de plus triomphalement niais que le serpent dont les beuglemens belliqueux animent la troupe! Et puis, voyez cette petite fille, haletante de fatigue et de chaleur, qui s'est cramponnée à la main de son glorieux papa, et qui s'écartèle pour marcher au pas: elle aussi, elle a un rôle à jouer; elle le sent, elle en est fière; comme elle souffre et comme elle est heureuse! Cette composition, dans son ensemble ainsi que dans ses moindres détails, est d'une naïveté ravissante. Comme ils sont fervens, tous ces guerriers citoyens! quel enthousiasme et quels transports! C'est l'idéal du chauvinisme. — Voulez-vous savoir maintenant ce que ce même artiste, dont la saillie

épigrammatique vient de vous arracher un rire si franc, est capable de vous faire éprouver d'émotions terribles? Regardez le *Branle-bas de combat*: Nous sommes à bord d'une frégate ; on vient de signaler un navire ennemi ; tout le personnel de l'équipage est sur pied ; chacun se tient à son poste, calme, impassible, tout entier occupé à donner, recevoir, transmettre ou exécuter des ordres : ici, des matelots, commandés par de jeunes officiers de marine, s'emploient activement au transport des munitions dont on va avoir besoin ; ailleurs, des mousses, armés de carabines, montent aux hunes ; un jeune tambour bat la générale au pied du grand mât ; le timonnier, l'œil fixé sur le commandant, tient la roue de manœuvre; et le vieux chirurgien descend, d'un air tranquille, vers son poste. Ces différens personnages sont très remarquables d'expression. La scène est pleine de mouvement, d'action ; mais le peintre n'a pas cherché l'intérêt au détriment de la vérité ; c'est un branle-bas comme il en a tant vu dans le cours de sa carrière de marin ; il s'est conformé scrupuleusement aux usages de la marine royale, et nous croyons qu'il a bien fait.

Ce que M. Biard a surtout excellé à rendre, dans son branle-bas, c'est l'émotion qui précède toujours un combat, surtout un combat naval. Comme nous l'avons remarqué déjà, il n'y a pas, sur la frégate, un soldat dont l'attitude ne soit ferme et résolue; on voit que tous feront bravement, à l'heure du danger ;

mais aussi, il n'y a pas un homme dont on ne devine l'inquiétude intérieure. Cette nuance, très délicate à rendre, est exprimée avec bonheur par les physionomies de tous ceux qui sont à portée de découvrir la mer.

La composition est satisfaisante dans son ensemble comme dans ses moindres détails. Dramatique sans exagération, elle atteste un esprit observateur et fin. Le style en est simple, vigoureux et vif. Le branle-bas fut incontestablement une des meilleures toiles du salon de 1836 (il appartient à l'empereur de Russie).

En 1837 : —*Un Harem* ;—*l'Esquisse d'une revue aux flambeaux, par Louis-Philippe* ; — *les Suites d'un naufrage* ;— *les Honneurs partagés* ; — *le Bain de famille*,—et *Duquesne recevant à son bord les principaux chefs de la ville d'Alger*. — *Les Suites d'un naufrage* ressemblent assez aux apprêts d'un repas de cannibales. Des européens, hommes, femmes et enfans, sont tombés entre les mains de sauvages qui se disputent leurs dépouilles. Les malheureux, entièrement nus, se pelotonnent et se serrent, dans de mortelles angoisses, les uns contre les autres. Il y a, chez les femmes ainsi dépouillées, un sentiment très heureux, à notre sens : c'est celui de la pudeur, qui domine encore l'effroi. Cependant les sauvages gambadent, dans des attitudes peu gracieuses, autour des naufragés, et, à voir certains feux qui flambent, on ne sait trop s'ils les considèrent comme de simples captifs ou comme un appétissant gibier. Le contraste

entre les deux races d'hommes est vigoureusement accusé. Il y a, dans tout le tableau, de la finesse et de l'observation. Cette œuvre parle à l'âme par la terreur et la pitié. — Le *Harem* indique une intention devant laquelle nous avouons notre incompétence; il nous semble y voir une épigramme contre les ridicules de l'Orient, sur lesquels nous nous abstenons de prononcer, et pour cause. — *Les honneurs partagés* sont une jolie plaisanterie: une vieille femme passe avec son mari, décoré, devant un poste; le factionnaire porte les armes, et la vieille femme, ravie, rend, de la meilleure foi du monde, sa révérence la plus gracieuse. Il y a, dans cette petite toile, une charmante naïveté et un bon rire. — Le *Bain de famille* est une charge dans laquelle M. Biard a réussi à réaliser l'idéal de la laideur physique. C'est par trop laid. — Passons au sujet grave, à *Duquesne*: une députation des principaux d'Alger vient demander merci au terrible marin; mais, avant de rien entendre, l'amiral exige que tous les prisonniers européens deviennent libres. Ce tableau est aussi bien pensé que bien rendu; les costumes sont d'une rare fidélité; les physionomies piquantes et variées. Tout est bien d'ensemble; c'est clair, énergique et même marqué au coin d'une certaine âpreté originale qui plaît. Les proportions réduites du cadre contribuent encore au charme de l'exécution. En somme, à part la mer, qui est peut-être un peu bleue, *Duquesne* est une œuvre dans laquelle il nous semble qu'il n'y a guère qu'à louer.

En 1838 : La *Veuve d'un brahmine allant au bûcher*; — *le Triomphe de l'embonpoint*; — *le Désert*, acheté par la liste civile, pour le château de Saint-Cloud; — la *Douane à la frontière*; — *le Divertissement troublé*, — et la *Distribution des prix*. — Dans *le désert*, M. Biard a représenté une caravane très peu rassurée, au milieu d'une bande de lions auxquels la faim aiguise effroyablement les dents. Cette peinture est assez riche d'effet. — La *Douane à la frontière* est une excellente chose, ainsi que le *Divertissement troublé*, remarquable de verve et par la diversité des physionomies. Une lumière plus vive, une couleur un peu plus chaude, et ces deux tableaux seraient de petits chefs-d'œuvre. Enfin, la *Distribution des prix*, dans une école allemande, se recommande par de rares qualités d'observation. — C'est en 1838 que M. Biard fut décoré de la Légion d'Honneur.

Au Salon de 1839, M. Biard produisit : l'*Exorcisme de Charles VI*, tableau acheté par M. Schletter, de Leipsick; — le *Repas interrompu*, qui appartient maintenant à M. Rothschild; — la *Poste restante*; — la *Sortie d'un bal masqué*, acquise par M. Rothschild; — le *Concert de famille*; — *Une Embarcation attaquée par des ours blancs*, achetée par M. Schletter. — L'*Exorcisme de Charles VI*, œuvre sérieuse, est peut être un peu cherchée ; la tête du prince a beaucoup d'expression, mais cette expression nous semble tourmentée et presque théâtrale. Tout fou que soit Charles VI, ne vaudrait-il pas mieux qu'il eût les traits moins ti-

raillés et plus maladifs? Quant aux deux moines, nous les trouvons excellens, comme intention et comme couleur. En somme, ce tableau est une jolie chose, très coquette et qui frise le genre, en dépit de la gravité de la scène dont il s'agit. Tous les accessoires et les moindres détails sont traités avec une recherche, un fini minutieux dont beaucoup de gens feraient reproche à M. Biard; pour nous, ce sont des qualités, car nous ne voyons pas que, dans la nature, l'agrément des entourages nuise à la beauté des figures.—Le *Repas interrompu* est une de ces charges spirituelles qui ont fait sinon la réputation, du moins la popularité de M. Biard. Des abbés, conviés par un confrère, se disposent à faire honneur à un dîner que nous devons supposer friand; mais voyez le contre-temps: on retire de la soupière la *dépouille mortelle* d'une souris asphyxiée dans le potage. L'appétit s'en va et un désappointement comique se peint sur la figure des convives. — Dans la *Poste restante*, M. Biard a eu le tort de représenter les personnes qui viennent de recevoir des lettres s'abandonnant, en pleine rue, à des démonstrations ou à des indiscrétions auxquelles on n'a pas l'habitude de se livrer publiquement. Mais, à part cette invraisemblance manifeste, il ne reste plus guère qu'à rire des comiques effets qu'il a répandus dans ce sujet. — Il n'était pas aisé de voir la *Sortie d'un bal masqué*, tant la foule s'empressait, au Salon, d'aller rire devant cette toile. On se rappelle sans doute ce tohu-bohu confus où les visages hébé-

tés de fatigue contrastent si étrangement avec la bigarrure des costumes : à la porte de la salle de bal, un gros homme, déguisé en femme, distribue à des municipaux des coups de poing, avec une aisance libérale qui n'a rien de féminin. Les figures les plus grotesques, dont l'artiste a tiré un très grand parti comique, font cercle autour de l'athlète. Ce tableau est plein de désinvolture, de mouvement, d'entrain et de bruit. C'est la nature carnavalesque prise sur le fait. Quiconque a assisté à un bal masqué, à Paris, a vu des scènes analogues. — Le vieil amateur qui chante dans le *Concert de famille*, avec des prétentions si jeunes, en se faisant accompagner, sur le piano, par un tout petit enfant, a la figure la plus anacréontiquement bouffonne qui se puisse imaginer. Cet incomparable personnage a fait tout le succès du tableau. S'il existe, c'est un trésor pour le peintre de genre ; s'il n'existait pas, il faudrait voter des remercîmens à M. Biard, pour l'avoir inventé. — Le tableau le plus remarquable de M. Biard, au Salon de 1839, fut l'*Embarcation attaquée par des ours blancs*. A part une certaine gaucherie dans la pose du matelot qui se *cale*, pour porter un coup de lance à un ours, il n'y a rien, dans cette composition, qui ne satisfasse à la fois l'œil et l'esprit. Un épisode traité de main de maître est celui du jeune garçon qui, d'une main, écartant son père blessé, de l'autre, plonge son couteau dans la gueule de l'un des monstres. Ce mouvement est rendu avec une énergie et une hardiesse très grandes.

Cela seul suffirait au succès de l'œuvre entière ; mais, du reste, tout est beau : il n'y a pas un personnage qui ne soit parfaitement en scène, pas un détail qui n'ait son mérite particulier. Le type du marin est saisi avec une rare sagacité. Les ours sont effrayans d'appétit et de voracité ; les eaux, le ciel, les glaces sont irréprochables de vérité et de couleur ; c'est une peinture harmonieuse et nullement cherchée. Enfin, tant d'intérêt dramatique, de puissance et de passion respirent dans ce tableau, qu'il sort entièrement des limites du genre.

Le voyage au Spitzberg ne permit pas à M. Biard de rien exposer en 1840 ; mais il reparut, les mains pleines, au salon de 1841, où il exposa la *Chasse aux rennes*, achetée par le marquis de Mac-Mahon ; — la *Descente de Louis-Philippe sur la grande cascade de l'Eyan-Paikka* ; — *Louis-Philippe recevant l'hospitalité chez les Lapons* ; —*Du Couëdic recevant les adieux de son équipage* ;— le *Gros péché*, devenu la propriété d'un anglais, qui l'a emporté à Londres ; — la *Pêche aux morses*, achetée par le roi ; — les *Demoiselles à marier* ; — le *Viatique dans la montagne* ; – un *Episode de la guerre d'Espagne* ; — un *Pasteur norwégien instruisant des Lapons* ;—la *Distraction* ;—Enfin, une *Aurore boréale au Spitzberg*. — La *Chasse aux rennes* est un échantillon curieux des paysages de la Laponie. — Le tableau qui représente Louis-Philippe descendant, au mois de septembre 1795, la cascade de l'*Eyan-Paikka*, sur le fleuve *Muonio*, en Laponie, est assez

puissant d'effet. On ne voit pas sans une sorte d'effroi cette frêle barque hasarder le saut d'un abîme tout hérissé de rochers. L'attitude calme du prince contraste heureusement avec le danger de la situation. —*Louis-Philippe*, alors duc d'Orléans, *recevant l'hospitalité dans une tente de Lapons*, au mois d'août 1795, est un autre épisode de la vie d'exil du prince. Un voyageur, armé d'une mauvaise carabine, portant un chapeau recouvert d'une toile cirée, vient chercher un peu de repos et une jatte de lait de rennes au milieu d'une famille de pauvres petits êtres à demi-sauvages, blottis sous une méchante tente inondée de fumée. Il y a, dans cette peinture, du caractère et beaucoup de vérité probable. Cette situation et celle du tableau précédent, qui rappellent naturellement à l'esprit les vicissitudes de la vie humaine, comportent une sorte d'enseignement moral dont il faut tenir compte à l'auteur. Ces deux scènes de la cascade et de la tente lapone sont d'ailleurs deux bonnes toiles, dans lesquelles se révèle un vrai talent d'observation, et où l'on ne peut méconnaître une grande conscience d'exécution. — *Du Couëdic recevant les adieux de son équipage* est un des tableaux importans de M. Biard, au Salon de 1841. Commandant de la *Surveillante*, Du Couëdic, comme on sait, fut blessée à mort, en 1780, dans un engagement qui eut lieu entre sa frégate et la frégate anglaise *le Québec*. Les matelots du capitaine français s'empressent autour de lui ; la douleur, le besoin de venger leur chef mourant sont empreints

sur tous ces visages énergiques. On peut reprocher à cette composition quelque chose de confus dans l'effet, qui tient sans doute au fini minutieux des plans et à l'agglomération des personnages; mais ce défaut est bien compensé par le mouvement général de la scène, par l'exactitude de la couleur locale et par le cachet spécial que l'artiste a su imprimer à toutes ces figures de marins. Il y a là beaucoup de tact, de finesse, d'observation et de vérité.— Le *Gros péché* est une allusion quelque peu maligne à certaines habitudes qui ne sont plus dans nos mœurs : un énorme tambour-major vient de s'agenouiller dans un confessionnal (c'était le temps où les tambours-majors se confessaient); que dit-il au prêtre? — On ne sait; mais il faut que le péché soit à la fois bien scélérat et bien friand, à en juger par l'expression d'horreur mêlée de convoitise qui se peint sur la physionomie et dans toute la personne du confesseur. — Deux autres bonnes plaisanteries, la *Distraction* d'un garde national, qui a bravement quitté son fusil, qui l'ennuie, pour courir après des mouches, qui l'amusent,—et les *Demoiselles à marier* ont eu un succès de franc riré.— Le *Viatique dans la montagne* est un joli petit tableau de genre. La physionomie du paysan qui s'agenouille, avec son fils, sur le passage du vieux curé, est pleine de bonhomie et de foi. Il y a, dans tout l'ensemble, beaucoup de fraîcheur, de naturel et de naïveté. — La *Prédication du pasteur norwégien*, une des meilleures inspirations que M. Biard ait rapportées de

Laponie, est d'un beau style, sévère et élevé.—Mais la foule s'arrêtait surtout avec émotion devant l'*Aurore boréale au Spitzberg*. Le sujet est très simple : de pauvres pêcheurs ont été jetés sur le rivage, avec les débris de leur barque. L'un d'eux, mourant de besoin, de fatigue et de froid, se tient accroupi près d'un cadavre à moitié enseveli déjà sous la neige. Placez cette scène au milieu d'une nature sinistre et sauvage ; entassez tout autour des blocs de roches arides, des monceaux de neige ; déroulez, aussi loin que l'œil peut s'étendre, une mer de glace ; puis, faites luire par dessus tout cela les pâles et lugubres reflets d'une aurore boréale, et vous aurez une idée du sentiment de désolation et de tristesse qui saisit l'âme, en présence de cette toile. Nous ne sommes pas à portée de vérifier l'exactitude de la couleur ; mais on sent qu'elle doit être vraie et, pour quiconque connaît la conscience avec laquelle M. Biard étudie la nature, cette vérité n'est pas douteuse.

L'exposition de M. Biard, en 1841, fut pour nous une véritable révélation. On doit lui savoir gré de nous avoir fait connaître, en partie, ces contrées presque fabuleuses, si peu explorées par l'art, avant lui ; de nous avoir ouvert des points de vue sur cette nature âpre et grandiose dans laquelle l'homme est comme perdu au milieu du chaos. La plupart de ses tableaux de 1841 offrent, sous ce rapport, un vif intérêt. Ils sont empreints d'une originalité puissante, accusent un véritable talent d'obser-

vation et un sentiment profond des beautés naturelles.

M. Biard est l'artiste le plus cosmopolite que nous ayons jamais eu. Il a parcouru le monde en tous sens; les spectacles les plus variés se sont déroulés sous ses yeux, il lui est arrivé les choses les plus extraordinaires. Nous sommes loin d'avoir énuméré toutes ses pérégrinations, toutes ses aventures. Nous ne vous avons pas dit, par exemple, — et nous ne vous dirons pas, dans la crainte de vous effrayer, — comment, un beau soir, en Afrique, rôdant sur des ruines, il tomba, avec un éboulement de terres, au milieu d'une bande de hyènes et de chacals endormis, qui, ne sachant ce qui leur arrivait, comme la foudre, sur le dos, s'enfuirent en poussant de longs cris d'impatience et de frayeur. Nous n'essaierons pas de décrire les scènes bizarres dont cet artiste passionnément vagabond a été témoin ou acteur; il en a écrit une partie, avec infiniment plus d'esprit et de saillie que nous ne saurions le faire, dans quelques-uns de ses tableaux, et nous espérons bien qu'il complètera, un jour, cette piquante autobiographie. Sa peinture ressemble assez à la conversation d'un homme qui, après avoir beaucoup vu et bien vu, raconterait avec un naturel exquis, avec une facilité pleine d'entrain, avec un esprit dont il ne se doute pas lui-même, ce qui l'a frappé dans ses voyages.

M. Biard, quoiqu'il ait abordé avec succès tous les genres, est surtout l'artiste du rire et l'artiste le plus

populaire des Salons. Quand vous voyez, à une exposition, la foule grossir continuellement sur un point; quand, de cette foule empressée, vous entendez sortir des cris d'impatience mêlés aux éclats mal comprimés d'une hilarité contagieuse, vous pouvez vous tenir pour assurés que M. Biard est cause de tout ce tumulte. Cependant, il n'achète pas sa popularité au prix du bon goût; il y a toujours dans son rire de l'atticisme et de la délicatesse. Il a un style mordant, incisif, jamais trivial ni grossier.

Il est des critiques qui s'insurgent contre le comique en peinture; ils prétendent que le pinceau ne peut, sans déroger, s'appliquer à ce qu'ils appellent dédaigneusement des charges, et que le crayon,— un simple croquis, — doit suffire à l'expression d'une idée de cet ordre. Nous nous permettrons de n'être pas de l'avis de ces critiques-là. Il nous semble qu'il n'est pas si funeste que ces Messieurs semblent le croire, d'habiller un sujet plaisant, de manière à substituer à une ébauche informe et grossière, ayant tout au plus le mérite d'une certaine désinvolture, de ce qu'on est convenu d'appeler le *chic*, une œuvre d'art complète et finie. D'ailleurs, le comique, en peinture, est moins insignifiant qu'on n'est disposé généralement à le croire. Ces *charges*, dont on affecte, par ton, de faire si peu de cas, sont, pour la plupart, des scènes de mœurs, des détails de la vie habituelle, au fond desquels se trouvent souvent une critique et un enseignement. Avec un certain nombre de tableaux de ce

genre, vous pourriez reconstruire toute une société perdue. — Au contraire, ceux qui s'intitulent pompeusement peintres d'*histoire*, que font-ils à peu près tous ? pour se donner un air grave, — car l'air grave, aujourd'hui, suffit à tout, — ils se mettent à grignoter une idée bien décrépite, bien usée, une idée qui n'a plus ni sens ni valeur, et, quand ils ont étendu sur de vastes toiles des symboles qui ne disent rien au cœur ni à l'esprit de personne, des symboles auxquels personne ne croit, à commencer par eux-mêmes, ils sont tout fiers, parce qu'ils mesurent leur importance aux dimensions de leurs pancartes peintes.

Il est des gens à qui on n'ôtera jamais de la cervelle que M. Biard est exclusivement peintre de *genre*, puisque c'est ainsi qu'on est convenu d'appeler une spécialité artistique très mal définie, et encore plus mal nommée. Cependant, ils n'ignorent pas que M. Biard a traité souvent, avec bonheur, des sujets graves, des sujets historiques. Celles de ses compositions mêmes qui se rapportent le plus incontestablement au genre sont empreintes d'une énergie, d'une vérité qui les classent à part. Il n'est pas toujours facile de savoir s'il rit ou s'il est sérieux. Sa gaîté, pour ceux qui l'étudient, a quelque chose de sérieux, sa plaisanterie souvent a de la profondeur. — Quant à ceux qui lui reprochent de n'avoir que l'esprit de la caricature, nous les renverrions, si une aussi mauvaise chicane valait la peine d'être relevée, à la *Traite des nègres*, au *Branle-bas de combat*, à *Duquesne devant Alger*, à

l'Exorcicisme de Charles VI, à l'*Embarcation attaquée par des ours blancs*, à la mort de *Du Couëdic*, etc.

A vrai dire, M. Biard est une espèce de savant en peinture. Son expédition au Spitzberg et toutes les recherches dont il s'est jusqu'ici tourmenté attestent cette tendance de son esprit. S'il exécute jamais le beau voyage dont il a le projet, ainsi que nous l'avons dit plus haut, une partie de ses compositions, réunie par la gravure, formera un cours complet d'anthropologie. Du reste, nous en convenons, M. Biard est un terrible homme pour la critique, personne ne s'entend à la dérouter mieux que lui. Comment vérifier, dites-moi, l'exactitude des tableaux d'un peintre qui court chercher ses sujets à tous les bouts du monde ? Heureusement, dans tout ce qu'il fait, on retrouve toujours le caractère de la vérité probable, quand les points de comparaison nous manquent; heureusement encore, il n'est pas facile de supposer que le même artiste qui pousse l'amour du vrai jusqu'au scrupule, dans la reproduction des choses que nous connaissons, s'impose des fatigues et des sacrifices inouïs, pour le plaisir d'aller chercher au loin une nature dont il nous rapporterait des images faussées.

M. Biard est indépendant de toute espèce d'écoles. Parmi les artistes contemporains, il n'en est pas un qui ait un faire plus impartial, pour ainsi dire. Il peint avec un entier oubli de toute manière convenue et adoptée, il ne relève que de lui-même. Cette indé-

pendance donne à ses tableaux un aspect particulier, un cachet d'originalité auquel il est impossible de se méprendre. Ce n'est pas à dire, pour cela, qu'il n'ait pas d'analogues parmi quelques-uns des artistes qui ont exploité, comme lui, ce genre de scènes familières illustré par les Hollandais et les Flamands : on l'a comparé, non sans raison, à Wilkie, auquel il n'a rien à envier pour la vérité, la souplesse du talent, non plus que pour cette indéfinissable qualité que les Anglais ont appelée *humour*. Wilkie a peut-être un coloris plus vif ; mais, en revanche, son dessin nous semble moins sûr. D'ailleurs, M. Biard a fait, dans la couleur, de si étonnans progrès, qu'il devient très difficile aujourd'hui d'affirmer cette supériorité relative chez l'artiste anglais. Sa manière ressemble encore assez à celle d'Hogarth; il en a toute la vigueur, toute l'originalité; mais Hogarth ne peint ni aussi bien, ni aussi agréablement que lui.

Terminons cette dissertation déjà trop longue et passablement fastidieuse : M. Biard est un artiste consciencieux et intelligent. L'esprit d'imitation, le sentiment de la couleur locale sont en lui à un degré éminent. Il saisit avec justesse la réalité des choses et la rend avec naïveté. Il lui est arrivé ce qui arrive à tous les hommes qui ont une valeur réelle : son talent s'est développé jusqu'ici dans une progression toujours ascendante, dont il n'a pas encore, nous l'espérons du moins, atteint le terme le plus élevé. Le plus grand défaut de M. Biard, peut-être, est de travailler

un peu vite, un peu négligemment. S'il veut s'imposer la patience de mûrir davantage ses *comédies peintes*, pourquoi ne serait-il pas, un jour, le Molière de la peinture en France ?





un peu vite, un peu négligemment. S'il veut s'impo-
ser la patience de mûrir davantage ses comédies pein-
tes, pourquoi ne serait-il pas, un jour, le Molière de la
peinture en France ?

